

Jean Nédélec



avoir 20 ans

en 40

Le récit d'une histoire vécue...

Parcours sous l'occupation

Du 9 juin 1940

au

26 octobre 1945

Connaissez-vous le film de mon ami René Vautier « Avoir 20 ans dans les Aurès » qui retrace la vie des appelés pendant la guerre d'Algérie ? Je n'ai pas la prétention d'égaliser ce que raconte ce film. Cependant, appelé du contingent moi aussi, mais en 1940, j'ai rejoint la caserne de La Rochelle en juin. J'avais gardé un carnet sur lequel j'ai noté jour par jour mon périple du 9 juin 1940 au 8 janvier 1941.

Avoir 20 ans en 1940, après de sérieuses études au Lycée de Brest où j'ai eu la chance de rentrer en septembre 1931, possédant une bourse d'études dans un Lycée qui devenait gratuit, y avoir consacré le meilleur temps de ma jeunesse en tant que fils d'ouvrier désireux de réussir et à peine reçu au Baccalauréat constater en septembre 1939 qu'une guerre qui allait ensanglanter l'Europe éclatait n'y avait-il pas de quoi se révolter ? Ce conflit allait me faire traverser une période de ma vie de 20 à 21 ans pendant laquelle j'allais découvrir divers coins de France, où j'allais rencontrer la solidarité entre jeunes partis dans la même aventure. Je n'ai rien changé dans les notes. Je les livre telles quelles.



René Vautier

Dimanche 9 juin 1940 :

-2h40- Réveil matinal. Le train lui aussi est matinal et n'attend pas. Derniers préparatifs et direction la gare de Brest. La Micheline est là, quel monde ! Je trouve une place et m'installe. Goachet qui devait venir avec moi à La Rochelle est nommé à Libourne, mauvaise nouvelle. Voyage normal, rien à signaler... Après Nantes surtout on se trouve très bien dans le train : on chante, on crie, on rit, en un mot on ne s'en fait pas.

-16h40- La Rochelle... Le train s'arrête, on descend. Aussitôt cueillis, l'appel, et en route vers la caserne.

Caserne Mangin. En arrivant à la caserne c'est d'abord un tour à la cantine puis une épreuve de patience qui consiste à rester plus de trois heures à attendre son tour pour passer.

-21h30- Sommes conduits au lit. Si on peut appeler lit ce simple matelas !

Lundi 10 juin 1940 :

-6h10- Bien dormi tout de même...et tout habillé.

-6h30- Au jus. Aller chercher le café, deux boules de pain, trois fromages. Puis se laver à grande eau cela fait du bien. Un grand travail, la correspondance. Maintenant il va falloir laver les gamelles qui sont plutôt graisseuses parce que neuves.

-11h30- Cinq volontaires vont chercher la soupe et le rata. Les non-volontaires s'installent avant de voir arriver la soupe et le rata (tripes nageant ou plutôt se noyant dans une sauce aux tomates) du pâté, une marmelade et du vin au goût plus que douteux ? Après le repas dégrassement de la vaisselle. L'après-midi rien à signaler sinon que le principal boulot consiste à s'étendre sur son lit et à en écraser une.

-18h- C'est l'heure de la soupe. Pour finir cette journée repas champêtre dans l'herbe avec 5 ou 6 bocks achetés à la cantine.

Nous apprenons une mauvaise nouvelle, l'Italie doit entrer en guerre ce soir à minuit.

Mardi 11 juin 1940 :

- Le matin R.A.S.

-11h30- Repas de fayots. Quelle nouveauté !

-14h- Rassemblement dans la cour. On repart dans nos chambres retrouver nos pageots. Ce qu'on s'amuse encore aujourd'hui. Ai retrouvé un camarade du Lycée. La nuit dernière très tard un juteux a fait irruption dans la chambrée et dit : « Ici ils sont tranquilles. » En effet au 7 ils en faisaient un chahut du diable. Beaucoup de types du midi et de sa région dans cette chambrée. Leur passe-temps c'est la bataille à coups de polochons. Dans notre chambrée au contraire tout est tranquille. Nous ne sommes que des Bretons voilà l'explication.

-18h- Le repas est excellent.

Mercredi 12 juin 1940 :

-Ce matin nous sommes convoqués pour faire une dictée, une narration et quatre opérations. On se croirait dans un cours élémentaire.

Le général est dans la cour pour haranguer la 1^{ère} Batterie. Notre tour était prévu pour la suite mais il n'a pas eu lieu. Nous commençons tout de même à «travailler» Les instructeurs sont là. Quelques demi-tours, garde à vous et repos. Avant l'exercice un gradé est venu me chercher, en tant qu'instituteur je suppose, pour corriger les copies de ce matin.

-19h30 à 21h30- Séance de cinéma dans la caserne, 1 F par personne. On passe un documentaire sur les pigeons voyageurs, un dessin animé de Max Fischer et un film de Georges Milton.

Jeudi 13 juin 1940 :

-5h45- Rassemblement. Le matin on biffe (**verbe employé par nous en référence au mot la biffe qui désigne l'infanterie dans l'armée**), L'après-midi on recommence. Le Margi (**Maréchal des Logis**) nous fait quelques théories, du moins il essaye de le faire. Remarquons que nous travaillons en civil. Si du moins on avait des godillots militaires !

Vendredi 14 juin 1940 :

-6h à 7h- Tous les matins éducation physique avec comme moniteur le sympathique Gendre originaire de l'île de Ré.

-7h à 7h30- Casse-croûte

Aujourd'hui nous avons enfin touché des calots(le matin) des souliers (l'après-midi) et des vêtements (le soir) Dans l'après-midi un nouveau travail nous attend. Sortir de la caserne en rangs par trois pour aller dans un champ afin d'y creuser des tranchées. Les champs ici sont composés non pas de terre mais principalement de cailloux. Aussi quel boulot ! Le soir mes pauvres mains habituées à manier le porte-plume étaient pleines d'ampoules.

Samedi 15 juin 1940 :

-Ce matin c'est la visite. Encore une épreuve de patience. Quand notre tour arrive le Major nous demande simplement de faire un « Ah ! » en ouvrant la bouche le plus grand possible. Par ailleurs toujours le même travail : instruction en chambre, maniement d'armes. Une innovation aujourd'hui De jour en jour je deviens le scribouillard de la chambrée. En tant qu'instituteur cela me va bien évidemment. Du point de vue habillement nous nous gréons maintenant : des caleçons, des chemises etc....

Dimanche 16 juin 1940 :

-0h40- Alerte. On se lève, s'habille en hâte dans la nuit. En route vers les tranchées où nous demeurons deux heures.

-2h- Fin de l'alerte.

-5h- Réveil.

-6h- En route à nouveau pour creuser les tranchées. L'après-midi repos. Aller se faire couper les cheveux, laver le linge, toucher la paye : 3 F pour 8 jours. Jouer à la belote. A la 7^{ème} chambrée ça a bardé ce soir. Tous les lits étaient en l'air.

Lundi 17 juin 1940 :

-A la caserne rien à signaler, marches habituelles. Une seule chose m'ennuie, c'est qu'on ne reçoive pas de nouvelles du pays ; aussi bien moi que tous les autres Finistériens.

-12h30- Ecouté à la radio dans un café l'allocution du Maréchal Pétain remplie de choses graves pour la France.

Mardi 18 juin 1940 :

-0h10 à 2h- Alerte à nouveau. En route pour les tranchées pour se relever à 5 heures.

Mercredi 19 juin 1940 :

-Nuit passée tout habillé dans la crainte d'une nouvelle alerte. C'est une journée d'attente.

-10h30- Le repas est pris avec retard.

Jeudi 20 juin 1940 :

-11h30- Alerte qui dure jusqu'à 2h30 du matin.

-7h à 9h – Nouvelle alerte. Après toutes ces alertes on prépare le barda car les allemands approchent. On ne va pas tarder à partir» direction inconnue ?»

-16h30- Encore une alerte alors que nous étions en ville à nous promener. Au loin un incendie s'est déclaré.

-17h30- Fin de l'alerte. Nous rentrons à la caserne. Le soir à la tombée de la nuit nous partons pour les tranchées en prévision d'une autre alerte et là nous dormons à la belle étoile nous couchant tout habillés avec nos deux couvertures. Il a été décidé aujourd'hui que nous resterons dans la caserne même si les allemands arrivent.

Vendredi 21 juin 1940 :

-Après être revenus des tranchées et avoir cassé la croûte nous partons : Landrein, Buissonnais, Le Gall et moi faire une tournée en ville passant par les dépôts incendiés. Nous rentrons pour la soupe. Ce soir on a nommé des «fonctionnaires brigadiers», jeunes recrues comme nous, pour remplacer les véritables brigadiers partis on ne sait où.

Nous avons gagné la grande belote, Le Gall et moi, sur Louis Augereau et Roger Bissonneau deux noms à se souvenir.

Samedi 22 juin 1940 :

-2 h- Alerte sonnée après qu'un avion allemand eût déchargé sa cargaison de bombes non loin de la ville.

-17h45- Retour à la caserne le temps de manger.

-19h à 19h30- Une autre alerte. Inutile de dire qu'à six que nous étions nous ne rentrons qu'après avoir bu quelques coups de vin rosé, excellent d'ailleurs.

Pendant la première alerte il nous est arrivé une drôle d'histoire. Alors que nous déambulions dans les rues de Frétilly nous rencontrons un officier. A six pas de lui nous restons impassibles. Arrivés à sa hauteur il s'approche de nous et nous demande : « Vous ne voyez pas que vous avez affaire à un officier. » Nous restons bouche bée et lui de continuer : « Et que doit-on faire quand on rencontre un officier ? » Et nous de répondre : « Le saluer. » « Eh bien alors qu'attendez-vous. » Dans un geste héroïque autant que simultanément nous portons tous la main au calot. Cette histoire me rappelle la visite de La Rochelle le 20 juin. Alors que nous nous promenions nous rencontrons un Commandant qui, lui, nous salua le premier. Oh ! Ironie du sort.

Dimanche 23 juin 1940 :

-11h- Trois officiers allemands arrivent au magasin d'armes. Des éléments motorisés passent de plus en plus devant la caserne. Ce soir entre Anglais et Français cela semble aller plutôt mal. Attendons avec patience les événements qui vont arriver. Après s'être couchés on nous fait lever car les allemands arrivent à la caserne et prennent possession de notre bâtiment pour y passer la nuit. Nous nous exilons ailleurs : écuries, 1^{ère} Batterie...

Lundi 24 juin 1940 :

-Les allemands sont donc là. Certains parlent avec nous. Entre autres un d'eux qui parle très bien le français. On discute : questions guerre, politique, armement... A la cantine on en rencontre d'autres qui boivent avec les français.. Ils ont nettoyé notre bâtiment, il n'a jamais été aussi propre.

-16h- Cet après-midi ils sont repartis et nous regagnons notre pièce.

Mardi 25 juin 1940 :

-R.A.S. Le matin corvée de fourrage (dans une caserne d'artillerie il y avait des chevaux).

Mercredi 26 juin 1940 :

-Nous sommes vaccinés contre la variole.

Jeudi 27 juin 1940 :

-Journée d'attente toujours. L'après-midi laver mon linge. Avant la soupe on regagne notre chambrée. Cela va nous permettre d'attendre patiemment le jour que j'espère prochain de notre libération. Pendant la soupe, les allemands sont venus prendre les armes au dépôt.

Vendredi 28 juin 1940 :

-Ce soir ça a encore bardé à la piaule 7.

Samedi 29 juin 1940 :

-Comme punition du chambard de hier soir pendant lequel l'adjudant était intervenu deux fois toute la chambrée 7 est de corvée pour la journée. Le reste de la 3^{ème} Batterie doit faire des marches dans la cour du quartier. Mais le soir quel régal : potage au vermicelle (une nouveauté) riz au gras (une autre nouveauté) et du vin cette fois-ci. Touché quatre paquets de cigarettes revendus aussitôt avec bénéfice.

Dimanche 30 juin 1940 :

-Troisième dimanche à la caserne. Ce matin au casse-croûte nous avons eu de la confiture. C'était la première fois le matin. Après le rassemblement nous allons deux par deux battre nos couvertures afin d'en enlever la poussière.

-9h- Messe en plein air devant notre bâtiment. Sur un autel érigé hier les curés prennent place entourés par les soldats et les officiers. Bon courage Messieurs ! Après un speech du curé, celui qui me semble le plus vieux, qui essaye de faire de l'esprit en disant que la guerre a fait assez de dommages et qu'il vaut mieux pour les soldats qu'ils remettent leurs calots préalablement enlevés de peur d'attraper une insolation.

Lundi 1^{er} juillet 1940 :

-Dans la journée rien à signaler. Le soir au bureau Tocqué, Le Gall et moi nous restons jusqu'à 1h du matin faire des états qui doivent être fournis à la Kommandantur.

Mardi 2 juillet 1940 :

-Comme suite de notre travail de nuit nous cassons la croûte au lit et ne nous nous réveillons qu'après les autres.

Mercredi 3 juillet 1940 :

-Reçu aujourd'hui une première lettre depuis mon arrivée au corps... et encore est-ce une lettre que je n'attendais pas et qui vient de La Turballe en Loire-Inférieure (**Loire-Atlantique aujourd'hui**). Celle d'une amie que j'avais connue à Plogoff du temps que j'y faisais classe avant ma mobilisation et qui ne m'avait donc pas oublié. En caserne rien de neuf. Cependant toutes les écuries se vident et les hommes changent de pièces.

Jeudi 4 juillet 1940 :

-A la soupe du soir comme dessert chaque homme touche deux paquets de cigarettes. Que signifie ?

Vendredi 5 juillet 1940 :

-Les allemands prennent des mesures de restriction au point de vue des libertés dans le quartier. Plus le droit de stationner aux grilles, de circuler dans la cour après 21 heures. Reçu une lettre de Maurice Le Page mon vieux copain de Recouvrance.

Samedi 6 juillet 1940 :

-8h- Au jus du matin quelle nouveauté ! On nous sert du café au lait puis du vin blanc avec le casse-croûte et encore une boîte de sardines pour trois. Dans la matinée nous apprenons officiellement que les hommes de la Charente-Inférieure (**Charente-Maritime aujourd'hui**) sont avisés qu'ils partent ces jours-ci. Aussi après manger les gars de la Charente paient force bouteilles. Quelle joie ! Que de chansons ! Ce n'est pas tout. A la cuisine distribution gratuite de cidre. Mais quel temps dehors, que de pluie !

Dimanche 7 juillet 1940 :

-Quel triste dimanche sous la pluie mais en revanche quel espoir emplit nos cœurs. La démobilisation s'effectue sous nos yeux. Partent d'abord les plus vieux. Reçu ce matin le livret militaire.

Lundi 8 juillet 1940 :

-Touché mon pécule s'élevant à 30 F. On se prépare à partir et le soir grande nouba.

Mardi 9 juillet 1940 :

-Ceux dont les noms commencent par les lettres A,B,C,D,E partent ce matin. Reçu ce soir la feuille de démobilisation signée de la Kommandantur. Départ sans doute demain matin.

Mercredi 10 juillet 1940 :

-3h- Réveil.

6h15- Nous embarquons dans des camions.

-7h- Départ.

-8h- Nous passons à Surgères où une petite halte permet de nous dégourdir les jambes.

-9h- Nous traversons St Jean d'Angély. Nos camions qui sont conduits par les allemands filent à une bonne vitesse.

-11h- Nous finissons notre voyage à St Claud.

Après un arrêt de quelques minutes nous repartons. Mais à pied cette fois et chargés comme des mulets. Nous avons environ 20 km à faire.

Au bout de 12 km nous nous arrêtons dans un village qui s'appelle Suaux. Nous y passerons la nuit, à la belle étoile s'entend. Nous cassons la croûte avec les conserves fournies au départ.

Jeudi 11 juillet 1940 :

-6h45- Après une nuit pendant laquelle la pluie est tombée lorsque nous couchions dehors nous repartons pour la gare de Roumazières distante de 7 km.

-7h45- Arrivée à Roumazières. Pendant la route j'ai pu fort heureusement mettre ma valise dans une voiture.

-12h30- Le train s'ébranle de Roumazières. Nous filons en direction de Limoges que nous dépassons malheureusement. Nous passons ensuite à Uzerche, Brive-la-Gaillarde... Cela fait six heures que nous roulons et ce n'est pas fini.

-23h- Nous arrivons enfin quelque part entre Sarlat et Périgueux dans une ferme perdue dans la campagne.

Vendredi 12 juillet 1940 :

-Après nous être couchés à minuit et demi dans une grange garnie de paille c'est le réveil et le coup de jus qui nous est servi à partir de la roulante qui s'appelle « Denise ».

Samedi 13 juillet 1940 :

-On commence à s'organiser. Nous vivons ici dans un pays désert qui s'appelle St Geniès. Nous sommes quatre copains. Un ne m'a pas encore quitté : Alain Le Gall de Brest, Emile Philippot de St Pierre Quilbignon et un troisième d'Angers. Le matin c'est une promenade à travers bois pour aller au bourg. L'après-midi repos sous les arbres. Les heures passent tranquillement. Si ce n'était le manque de nouvelles de la maison on pourrait considérer notre séjour en Dordogne comme des vacances payées.

Dimanche 14 juillet 1940 :

-Au matin une partie du cantonnement s'en va au bourg pour assister à la messe et prendre part au défilé. Quant à moi je reste tranquillement devant notre grange. L'après-midi repos sous les arbres. Le soir c'est une promenade au bourg de St Geniès, boire deux ou trois verres en l'honneur de ce 14 juillet qui est quand même pour nous un drôle de 14 juillet.



Lundi 15 juillet 1940 :

-Notre cantonnement est de corvée aujourd'hui. Pour moi je lave la vaisselle du mieux que je peux. La journée se passe en promenades malgré un sale temps, orage et pluie, qui persiste durant presque tout le jour. C'est pendant les éclaircies que nous nous promenons.

Mardi 16 juillet 1940 :

-Assez mal dormi cette nuit. Le mauvais temps persiste dans la journée mais le soir c'est notre promenade habituelle à travers bois. La pluie nous surprend et nous rentrons assez mouillés.

Mercredi 17 juillet 1940 :

-Le matin nous partons laver notre linge. Au retour écrit à Brest. Un Maréchal des Logis est parti chez lui. Bon signe ? L'après-midi promenade vers le bourg : acheter du pain, des conserves. Le soir une longue promenade à travers bois nous fatigue assez pour qu'on puisse bien dormir.

Jeudi 18 juillet 1940 :

-Une semaine de passée ici. Les restrictions commencent. Au jus du matin deux biscuits seulement. Heureusement le pain et les sardines achetées hier sont là pour nous remplir le ventre. L'après-midi passée à se reposer puis en groupes nous partons laver nos pieds qui ont bien besoin de ce lavage. Le soir un Capitaine vient nous avertir que dès demain matin à 7 h nous partirons pour Salignac.

Vendredi 19 juillet 1940 :

-Nous partons conduits par deux Lieutenants, un Margi-Chef et un Brigadier. Après 8 km nous aboutissons dans un champ où on nous groupe par régions, groupement provisoire. Nous restons ici dans un lieu qui s'appelle Combas.

-On nous conduit dans une espèce de pigeonnier où sera notre chambrée. C'est une nouvelle vie qui va commencer. Déjà le soir après la soupe des anciens nous ont passé leur part. Nous ne devons rien avoir avec la roulante, à part une soupe chaude, excellente d'ailleurs. Après la soupe nous les jeunes nous avons livré un match épique de football aux vieux et nous les avons battus par 10 buts à 1. Pour dormir nous avons rejoint notre pigeonnier. Mais après minuit nous ne dormirons pas à cause du ronflement de deux individus. Je dis nous car mon camarade Le Gall était exactement dans le même cas que moi.

Samedi 20 juillet 1940 :

-6h- Réveil puis casse-croûte.

-7h- Rassemblement. Nous nous rendons vers Le Poujol pour assister à la cérémonie du lever du drapeau et à un court speech du Commandant qui nous souhaite la bienvenue.

-8h30- A nouveau casse-croûte et repos.

-10h- Quelques corvées, entre autre creuser les feuillées. A midi le rata nous apporte : hors d'œuvre, du saumon, suivi d'un plat de légumes avec viande et champignons. Quelle bombance ! Qui se répétera d'ailleurs à la soupe du soir.

-12h à 14h30- Repos. Ecrit une lettre à Brest.

-14h30- En route pour l'instruction militaire et les sports, du football notamment. Après la soupe du soir les quatre mousquetaires s'en vont se laver le torse à une rivière où coule une eau des plus fraîches. Au rassemblement il a été demandé quelqu'un connaissant l'espagnol et je me suis proposé.



Dimanche 21 juillet 1940 :

-7h- Réveil. Le matin repos complet, j'en profite pour écrire à Maurice Le Page.

-12h- Bon dîner. L'après-midi allé à Salignac à un tournoi de sixte auquel je ne participe pas. Je m'amuse tout de même à voir notre équipe de jeunes du 14^{ème} groupe triompher successivement des équipes adverses pour arriver hélas à se faire battre en finale. Le soir après la soupe lecture en plein air avec les bouquins achetés à Salignac.

Lundi 22 juillet 1940 :

Bien dormi cette nuit.

-7h- Après le jus et jusqu'à 8h45 par un assez mauvais temps nous partons pour une marche à travers les sous-bois.

-8h45- Casse-croûte.

-9h45- Instruction intérieure jusqu'à 10 h environ. Nous apprenons que demain nous partirons pour Montignac. Aussi l'après-midi se passe à lire et préparer nos bagages.

Mardi 23 juillet 1940 :

-12h- Dernier repas à Combas après un historique de la campagne de la 40^{ème} Batterie par le Capitaine.

-14h30- Nous partons en camion pour arriver à Aubas puis à Montignac vers les 15h30. Aussitôt arrivé je suis séparé des copains étant de la classe 40 et eux de la classe 39. Nous avons droit à un nouveau speech du Capitaine qui va nous quitter. Rejoint mon cantonnement au dessus d'une crèche à cochons. Aussi avec un camarade des Deux-Sèvres nous installons une tente pour passer la nuit qui sera bonne malgré la première passée sous la tente.

Mercredi 24 juillet 1940 :

-Faisons connaissance avec notre nouveau pays. Nous nous installons dans un grenier qui sera notre chambre. Ecrit à Brest. Commençons l'instruction dès l'après-midi : marches, instruction intérieur. Cela va être très strict maintenant. Bien dormi le soir.

Jeudi 25 juillet 1940 :

-Réveillé assez tôt je vais me laver sur les bords de la Vézère.

-8h à 8h30- Education physique.

8h45 à 9h45- Marche

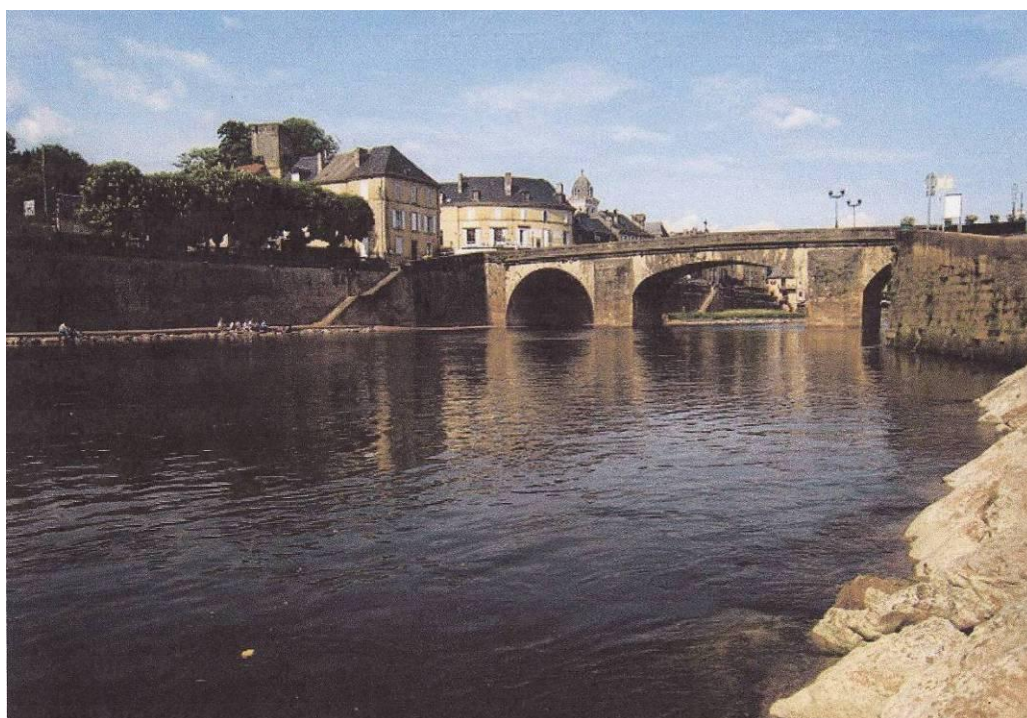
-10h à 11h- Instruction intérieure

-11h15- Rassemblement avant la soupe de 11h30.

L'après-midi quartier libre. J'en profite pour laver mon linge. Après la soupe du soir m'en vais me promener à Montignac. Belle virée qui me permet de visiter une ville assez coquette. Me couche assez tard et malheureusement un peu drôle ?

Vendredi 26 juillet 1940 :

-Réveillé avec mal à la tête La journée se passera d'une manière assez terrible. Faire des marches dans ces conditions n'est pas en effet une chose des plus aisées. Heureusement l'instruction sur le 75 est plus intéressante et cela vient fort à propos ainsi que l'instruction intérieure qui se passe à l'ombre sous les arbres et où on se contente de dormir. Le soir après la soupe promenade reposante sur les bords de la Vézère. Quel coin magnifique tout de même !



La Vézère passant sous un pont à Montignac.

Samedi 27 juillet 1940 :

-Le matin même programme que les jours précédents et quelle joie, avant la soupe, de recevoir une lettre récente de Brest. Cette lettre calme tous mes doutes, toutes mes craintes et dès maintenant je vais pouvoir vivre plus heureux et plus tranquille ayant reçu de bonnes nouvelles. L'après-midi laver mon linge et repos à l'ombre sur les bords toujours aussi charmants de la Vézère. Le soir aperçu sur la route quelques coins agréables : rochers et grottes.

Dimanche 28 juillet 1940 :

-Me faire couper les cheveux qui en avaient bien besoin. Calme absolu le matin. A midi bon repas grâce surtout aux manquants partis l'après-midi visiter Montignac. Appris que Philippot un autre brestois était à Périgueux. Retrouvés à Montignac quelques copains de la 3^{ème} Batterie du Dépôt 38. Le soir promenade habituelle sur les bords de la Vézère. En un mot journée calme et intéressante par la visite de Montignac.

Lundi 29 juillet 1940 :

-8h- Reprenons le travail. Education physique jusqu'à 8h30.
-9h à 10h- Instruction intérieure.
-10h à 11h- Manœuvre à pied et avec armes. L'après-midi montage et démontage de mousqueton et artillerie.

Mardi 30 juillet 1940 :

-Suis de soupe aujourd'hui. Le matin fonctions du pointeur avec artillerie et démontage du mousqueton. Touché un casque.

Mercredi 31 juillet 1940 :

-Ce matin marche avec un casque. Quel martyre ! L'après-midi instruction sur les gaz vésicants, irritants et toxiques généraux ainsi que les méthodes de protection etc... Ensuite nettoyage à fond des 75. Aux deux repas on nous gava de riz.

Jeudi 1^{er} août 1940 :

-Pas de pain au jus. C'est le ventre creux que l'on fait la marche du matin. Aujourd'hui les 5^{ème} et 6^{ème} Batterie sont réunies. La roulante est déménagée. Prémices d'un prochain départ ?
-14h- La 3^{ème} Batterie devait aller passer une visite mais celle-ci est remise à plus tard. Certains camarades de la 5^{ème} Batterie sont partis pour Sarlat. Le soir annonce de départ pour Lyon.

Vendredi 2 août 1940 :

-Effectivement ce matin une cinquantaine d'hommes de la 5^{ème} Batterie de la classe 39 sont partis pour Lyon ou du moins dans la direction de cette ville, entre autres un copain d'Angers, J. Nau et un du Faou, A. James. Notre Adjudant est parti avec eux. Aussi aujourd'hui repas complet faute de gradés. Les « Stude backers » (**camions**) déchargent et s'en vont je ne sais où.

Samedi 3 août 1940 :

-Corvée de cantonnement. Nettoyer les lieux où nous avons mangé car le départ approche. Nous le sentons très bien ne serait-ce que le fait de manger mieux. Il s'agit peut-être de vider les réserves. Reçu avant la soupe deux lettres de Brest, répondu aussitôt. Ce soir après m'être endormi dans le chahut habituel me suis réveillé vers les 1h30 du matin. Quatre copains finissaient de jouer à la belote à la lueur d'une bougie.

Dimanche 4 août 1940 :

-Après une corvée de pluches et m'être rasé, parti avec Le Gall jusqu'à Montignac. Acheté pas mal de journaux qui nous renseignent un peu sur notre avenir. Perspective de vivre six mois au grand air ? Nous buvons l'apéritif ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps Une nouvelle corvée de pluches nous attend. Après la soupe nous préférons aller nous allonger et lire aux bords de la Vézère. Un dimanche sans histoire.

Lundi 5 août 1940 :

-Pas de pain ce matin mais des biscuits. A la corvée de pluches ensuite. Cela commence à devenir une habitude. Puis quelque mots du Commandant qui nous conseille de faire du sport- on se demande où et comment- en attendant le jour du départ qui ne saurait tarder j'espère. Le coin où nous sommes a beau être charmant avec la Vézère le plus tôt on partira ce sera le mieux. L'après-midi alors que nous lisions, une grosse averse nous a surpris. Une constatation : depuis quelques jours nous ne mangeons plus que du «singe» ?

Mardi 6 août 1940 :

-Au réveil on nous prévient qu'il y aura une visite à passer ce matin. Le temps de se lever, de boire un jus et, sans pouvoir me laver, me voilà en route pour Montignac. C'était une fausse alerte. Ce matin sont passés seuls les hommes de A à L.

-12h30- Retour pour manger. A table du poulet malheureusement présenté avec du riz pas cuit. L'après-midi retour à Montignac où effectivement je passe devant les docteurs, ceci dans une salle de spectacle. Résultats : taille, 1m74- poids, 67kg (diminution de 3kg depuis le conseil de révision) tour de poitrine, 91cm. Le docteur qui m'examine ne trouve rien à redire et me voilà bon pour...les Camps de Jeunesse. En retournant au cantonnement des bruits courent sur notre départ le lendemain. Bruits qui se précisent. Nous touchons 3 F pour cinq jours. Je prépare mon barda.

Mercredi 7 août 1940 :

-5h15- Réveil.

-5h45- Rassemblement sur la place du village. Nous touchons quelques vivres, du chocolat principalement. On nous rend notre livret militaire.

-7h30- Après l'appel nous partons à pied pour Montignac.

-8h15- Arrivée à Montignac. Halte à la gare où une roulante fournit aimablement à chacun un quart de café.

-11h30- Mangeons un repas froid avec du pain acheté en ville. Un Sous-lieutenant vient nous prévenir qu'il y a eu une mauvaise interprétation des ordres. Nous n'aurions pas dû nous trouver là mais bien du côté de Montignac. Force nous est alors de repartir pour aboutir finalement près de notre point de départ. Quelle journée !

Jeudi 8 août 1940 :

-Nous nous sommes endormis dans une grange. Au matin ce n'est pas sans peine que l'on obtient un quart de jus après maintes recherches. Un Sous-lieutenant vient prendre le commandement de ce qu'il appelle «Groupe de Jeunesse n° 1»

-12h- Nous mangeons à notre roulante. Nous voilà organisés en sections subdivisées en pelotons. L'après-midi un petit travail de bureau requiert mon attention. Le soir un poste plus important va m'échoir. Avec un jeune séminariste du nom de Pétrissans nous allons nous occuper du ravitaillement des quatre Groupes de Jeunesses de Montignac.

Vendredi 9 août 1940 :

-Nous commençons notre travail ce matin. Etablir une liste du matériel et des vivres existant au P.C. et dans les quatre groupes. Philippot est revenu parmi nous après avoir été secrétaire du Colonel du 32^{ème}. Avec mon nouveau travail les journées vont passer vite et il me restera peu de temps pour écrire sur ce carnet.

Samedi 10 août 1940 :

-Classifier les vivres reçus, distribuer le soir les rations aux groupes. En un mot travailler sans relâche au bureau. Arriver en retard parfois pour la soupe au village des Escures, voilà qui fait passer vite la journée.

Dimanche 11 août 1940 :

-Le matin s'occuper encore du ravitaillement mais l'après-midi s'en aller lire et dormir sur les bords de la Vézère. Le soir promenade à Montignac avec trois brestois, histoire de faire une belote. Retour par clair de lune.

Lundi 12 août 1940 :

-Nous reprenons notre travail de «ronds de cuir». Manipuler des sacs de patates voilà qui nous fait les bras. Ce matin l'Aspirant commandant le groupe est parti et son remplaçant est un «bleu» comme nous. A midi certains se plaignent de n'avoir pas assez à manger. Ils n'ont pas de patience. Au repas du soir mangé avec ceux du bureau. Au sortir de table j'avais plein mon ventre. C'est une chose qui fait du bien. Aussi tous les jours je mangerai et à partir de demain avec le bureau sans hésiter.

Mardi 13 août 1940 :

-Mes journées se passent au P.C. et je ne retourne aux Escures que pour y dormir. Les nuits y sont d'ailleurs légèrement troublées par des promenades de rats et de souris à la recherche de quelques miettes de pain. Je ne prends qu'un repas là-haut, le petit déjeuner. A la cuisine du 2^{ème} Groupe on mange déjà bien mais en plus le cuisinier du Commandant nous fournit quelques reliefs de sa cuisine. Nous nous aidons pour compléter nos repas du camion de ravitaillement. En un mot nous ne sommes pas à plaindre.

Mercredi 14 août 1940 :

-A partir de ce jour nous aurons un brassard où sont inscrits R.C. (Requis Civil) Nous établissons également nos feuilles de démobilisation qui serviront Dieu sait à quoi ? Au repas de midi je déguste un bifteck-pommes frites ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon départ de Brest.

Jeudi 15 août 1940 :

-Jour férié, jour de fête dans le civil mais ici un jour comme les autres à part le menu de midi qui s'est amélioré pour la circonstance : soupe, macédoine de légumes, haricots, une tranche de rosbif et dessert avec deux poires. L'après-midi je remonte aux Escures profitant d'un moment de loisir pour laver mon linge. J'apporte avec moi une note officielle sur les excursions à faire pour les Groupes de Jeunes, excursions de 25 à 30 km. Après la soupe bu un verre de vin chez M. La Roche propriétaire de la ferme où se trouve le P.C.... et un petit coup de schnaps également. Ce soir je couche dans le camion aux vivres, sur le devant car il me faudra me lever de bonne heure demain matin.

Vendredi 16 août 1940 :

- 5h30- Lever. M. La Roche est venu m'offrir un verre de café, geste charmant.
- 6h30- En route pour Terrasson chercher le ravitaillement dans une voiture hippomobile. Pendant le parcours un incident, les chevaux se cassent la figure ce qui nous oblige à mettre 2h30 pour faire 10km. C'est un record. Mangé, au train (**à la roulante**), à Terrasson.
- 13h- Repartis de Terrasson.
- 14h15- Distribution aux Groupes.

Samedi 17 août 1940 :

-De bonne heure ce matin les excursionnistes partent pour les Eyzies où se trouvent les grottes préhistoriques. 25 à 30 km à pied sous la direction du Chef de Groupe. Je reste au cantonnement étant assez fatigué depuis hier. Durant l'après-midi je vais me laver avec le planton. Nous nous dirigeons vers une petite rivière à l'abri des regards et là nous nous lavons à grande eau dans le vêtement le plus simple qui se puisse imaginer.

Ce bain m'a tout ragaillardisé. Un bon procédé pour se remettre en forme et à recommencer tous les deux ou trois jours.

Ce soir je suis remonté en moto au cantonnement et parti me coucher sous la tente du motocycliste loin des rats et des souris.

Dimanche 18 août 1940 :

-Descendu au bureau assez tard. Journée calme passée au bureau. Essais sur la machine à écrire. Un petit tour en moto l'après-midi. Au repas du soir, après avoir fourni des pommes de terre, de l'huile, de la graisse au cuisinier du Commandant il nous fait un repas de frites qui avec le bifteck de la roulante constitue un repas à se souvenir car dans un restaurant on n'aurait pas pu trouver mieux.

Lundi 19 août 1940 :

-7h- Départ pour Terrasson. Nouveau détail, des espagnols sont avec nous pour conduire les chevaux. Espagnols très sympathiques réfugiés en France depuis la guerre civile qui a ravagé leur pays. Ravitaillement assez vite expédié. Mangeons un repas froid et retournons presque une heure plus tôt à Montignac. En arrivant au P.C. grande affluence qui va nous faire perdre quelque temps. De tels voyages sont assez fatigants mais intéressants.

Mardi 20 août 1940 :

-Fait capital aujourd'hui la visite du Lieutenant-colonel qui se résume en un speech consistant en une petite leçon de morale. Reçu ce soir des vêtements au P.C.

Mercredi 21 août 1940 :

-Resté au bureau. C'est préférable au voyage à Terrasson. Dans l'après-midi distribution de vêtements aux divers Groupes. Confirmation des bruits courant sur notre prochain départ pour le département de l'Indre confondu avec l'Ain.

Jeudi 22 août 1940 :

-Journée calme mais contre ordre pour le départ. C'est bien dans le département de l'Ain que nous devons aller. La chose est maintenant quasiment officielle. On parle d'éditer un «Journal des Jeunes» Ce soir mangé une de ces omelettes !

Vendredi 23 août 1940 :

-Les journées deviennent de plus en plus calmes. Rien d'important à signaler.

Samedi 24 août 1940 :

-Rien de neuf. On commence à se réorganiser. Formation de patrouilles.

Dimanche 25 août 1940 :

-Journée de travail. Vider les camions qui doivent être bientôt rendus. Aménager un nouveau local pour servir de magasin.

Lundi 26 août 1940 :

-Les camions partent ce matin et notre nouveau magasin est aménagé. Le ravitaillement de Terrasson est arrivé très tard. Ce n'est qu'à la nuit que l'on termine d'approvisionner les Groupes 1 et 2.

Mardi 27 août 1940 :

-10h- En route pour Rastignac avec le ravitaillement de 35 bûcherons après être passé au bureau dans l'espoir d'une journée tranquille. Rastignac est à 10 km, courte distance mais que nous mettrons un certain temps à parcourir. Je suis dans un fourgon assis sur un siège de devant avec les espagnols. La pluie se met à tomber. Tout se passe bien jusqu'à une longue côte de 4 km où les chevaux commencent à peiner et manquent de tomber pour dévaler ensuite une descente à pic. Arrivons enfin. Le retour sera des plus difficiles. Un cheval se déferre et saigne d'une patte. Force nous est de la lui entortiller avec une vieille veste, le voyage se poursuivant tant bien que mal. Nous sommes trempés jusqu'aux os.

-13h30- Arrivée au P.C. sans avoir mangé à midi. Quelle belle journée de repos !

Mercredi 28 août 1940 :

-Journée normale. Comme travail aller donner du vin dans les groupes. Le soir un feu de camp est organisé pour la première fois depuis que nous sommes ici. Bonne idée ma foi et qui se répètera demain soir j'espère. Appris qu'à partir du 1^{er} septembre nous toucherons 1,50 F Bonne nouvelle évidemment.

Jeudi 29 août 1940 :

-10h30- Comme avant-hier parti avec deux espagnols au château de Rastignac ravitailler les bûcherons. Ces espagnols, de braves gens, commencent à me connaître et nous bavardons entre nous dans leur langue.

-17h10- Retour au P.C. Mangé à midi un repas froid pendant que les chevaux broutaient dans un pré. Il était bien temps. Il faut les voir les pauvres comme ils sont mal soignés. Heureusement que les espagnols sont très bons pour eux. Le soir un autre feu de camp.

Vendredi 30 août 1940 :

-Après m'être occupé du ravitaillement je vais l'après-midi laver quelque linge. Il commençait à en être temps, je n'avais plus rien de propre. Journée calme et reposante.

Samedi 31 août 1940 :

-11h à 15h-Journée de Rastignac.

Dimanche 1^{er} septembre 1940 :

-Bien mangé au bureau : pâté, petits pois, viande, confiture. L'après midi partis, Le Gall et moi, rejoindre d'autres brestois à Montignac. Passé un agréable après-midi. Pour la première fois repas fin mais peu copieux et m'étant revenu assez cher mais bast ! C'était peut-être le dernier dimanche à passer ici.

Lundi 2 septembre 1940 :

-Assisté ce matin à un match de football entre le 1^{er} et le 2^{ème} groupe. Notre groupe nettement supérieur, grâce aux bretons, gagne par 2 à 0. Le soir promenade en vélo à Montignac.

Mardi 3 septembre 1940 :

-Pas de voyage à Rastignac comme prévu. Ravitaillement du 5^{ème} groupe et retour au 4^{ème}. Boire un verre en ville avec une petite promenade le soir.

Mercredi 4 septembre 1940 :

-Ce jour un bon dîner se prépare. La matinée se passe dans la fabrication d'un menu adéquat : potage aux choux, mouton rôti, poulet, vin blanc, frites, fromage, compote de fruits, café et pousse café. Inutile de dire qu'après un tel repas nous étions tous très gais.

Jeudi 5 septembre 1940 :

-Distribution d'habits, de souliers etc... J'en prends une part. Le soir partons dîner au 4^{ème} groupe invité par nous la veille. Réponse au repas d'hier : potage, rôti de bœuf, frites, haricots verts, fruits. Après ce succulent repas descente en ville en rang par deux. Nous ameutons tout Montignac par ce défilé chantant.

Vendredi 6 septembre 1940 :

-Le départ pour le département de l'Ain approche. Ce n'est plus qu'une question de deux ou trois jours. Aujourd'hui les réformés commencent à s'en aller. Ils touchent avant de partir deux beaux petits billets de 100 F.

Samedi 7 septembre 1940 :

-Cette journée, malgré le grand travail qu'on fournira au bureau, va être agréable. En effet dans l'après-midi nous allons porter la somme de 200 F à tous les démobilisés de la zone non occupée, les plus nombreux, mais nous leur demandons un petit souvenir qui s'amassera dans un grand pot. C'est ainsi que pour le soir nous aurons récolté 64 F ce qui nous permettra d'aller manger en ville. Malheureusement je commence à avoir des maux de tête.

Dimanche 8 septembre 1940 :

-Les maux de tête n'ont pas cessé et je passe un triste dimanche. Heureusement que nous ne partons pas aujourd'hui.

Lundi 9 septembre 1940 :

-Suis toujours malade. Pris des cachets d'aspirine.

Mardi 10 septembre 1940

-Me réveille ce matin complètement guéri. Peu de viande ce midi mais du vin blanc et du «singe» ce soir mais du bon. Ecrit une lettre à Toulon.

Mercredi 11 septembre 1940 :

-On s'apprête pour le départ. Chute de vélo qui va me gêner pendant quelques jours. Poignet foulé.

Jeudi 12 septembre 1940 :

-Rien à signaler sauf mon poignet foulé.

Vendredi 13 septembre 1940 :

-On nous annonce le départ pour l'Ain demain samedi et ce dans l'après-midi.

-19h- Le train démarre et on quitte Montignac.

Samedi 14 septembre 1940 :

-Installé dans le wagon de ravitaillement, wagon de marchandises. Après avoir pas mal dormi durant que roulait le train, je me réveille à Vieilleville. Passons ensuite dans l'ordre : Montaigu, Guéret.

-11h- Montluçon puis Gannat, St Germain des Fossés, Roanne. La nuit arrive, on se couche. Dans la nuit nous traversons St Etienne, Lyon.

-1à 4h du matin- Arrêt du train. Bu pas mal de bière, de café.

Dimanche 15 septembre 1940 :

-Après m'être endormi réveil à Bourg en Bresse d'où nous filons vers le camp qui nous était préparé. Arrivée à l'heure de la soupe à Simandre sur Suran. Nous couchons dans une salle de classe.

Lundi 16 septembre 1940 :

-Après une nuit passée à dormir sur une paille et dans un sac de couchage tout neuf c'est le réveil. Nous allons pouvoir faire la connaissance du bourg. A première vue c'est un pays d'aspect charmant qui paraît assez riche. Nous avons remarqué beaucoup de vaches laitières.

-19h- Je commence mon nouveau métier d'infirmier. Pour une première fois le travail ne manque pas. Promenade l'après-midi et le soir.

Mardi 17 septembre 1940 :

-Ce matin le Chef est venu visiter notre chambrée, inspecter les paquetages. Profitant d'un moment de liberté en attendant la visite j'écris à Toulon.

Mercredi 18 septembre 1940 :

-Départ pour Bourg en Bresse avec Claude Le Goff, brestois comme moi et qui s'est proclamé chef-infirmier. Nous sommes accompagnés de 14 malades. Voyage inutile car nous sommes arrivés trop tard. Nous pouvons heureusement visiter la ville qui nous plaît. C'est le jour du marché. Le voyage ne sera pas pour rien car je rapporterai un saxo et des partitions de musique.

Jeudi 19 septembre 1940 :

-Journée normale. Visite des malades. Repos l'après-midi. Un Adjoint est venu me prévenir ce matin que j'aurai à apprendre le B.A.B.A. à trois illettrés du groupe. Charmant !

Vendredi 20 septembre 1940 :

-Journée passée à Bourg pour consulter un spécialiste ophtalmologique. Acheté des lunettes payées 123 F ce qui me ruine complètement.

Samedi 21 septembre 1940 :

-Retourné de nouveau à Bourg pour accompagner trois hommes qui se rendaient chez le dentiste.

Dimanche 22 septembre 1940 :

-Je dois prendre aujourd'hui mes dispositions pour commencer ma classe dès demain lundi. Durant l'après-midi ascension d'un mont ce qui me donne assez chaud.

Lundi 23 septembre 1940 :

-Cette journée va nous apporter du travail en tant qu'infirmiers. Le matin visite d'incorporation. L'après-midi par suite d'un cas de rubéole il nous faut désinfecter l'infirmerie qui sera ensuite fermée. Cela nous obligera à aller coucher ailleurs.

Mardi 24 septembre 1940 :

-Journée morne passée aux alentours du P.C. Ouvert les portes de l'infirmerie ce soir.

Mercredi 25 septembre 1940 :

-L'infirmerie étant désinfectée nous pouvons y entrer à nouveau et nous réinstaller. Que de pluie ce jour. Quelques «huiles» sont venues visiter le camp. Le soir réunion à l'Etoile. (**Salle de spectacle**) Discours du Chef suivi de quelques chants.

Jeudi 26 septembre 1940 :

-Le temps est toujours aussi triste. Journée d'ennui. Le soir je vais à une bibliothèque installée pour nous au bourg.

Vendredi 27 septembre 1940 :

-Ce n'est pas encore aujourd'hui que je commencerai ma classe. Il nous faut attendre l'autorisation du Préfet. Malet et Gay sont partis à Bourg.

Samedi 28 septembre 1940 :

-Le soir représentation à l'Etoile., des chants.

Dimanche 29 septembre 1940 :

-L'après-midi devait avoir lieu un match de football entre le Groupe 3 et le Groupe 4. Match qui ne put avoir lieu. Nous fîmes un match d'entraînement entre nous. Le soir participé à une nouvelle représentation pendant laquelle j'ai joué un air de saxo.

Lundi 30 septembre 1940 :

-Nous commençons une série de piqûres : antitétanique, antidiphthérique, antithyphoïdique et antiparathyphoïdique. Suite à ces piqûres j'aurai un peu de fièvre cette nuit et ne pourrai pas bien dormir. A la visite : 1,74 m et 74, 50 kg.

Mardi 1^{er} octobre 1940 :

-J'ai toujours bien mal à l'épaule. Je reste couché durant presque toute la journée, me levant seulement aux heures de repas.

Mercredi 2 octobre 1940 :

-Retour à une vie normale. La piqûre commence à se faire moins sentir. Le soir on commence aussi à retaper dans un ballon.

Jeudi 3 octobre 1940 :

-Ce matin match d'entraînement. Notre équipe B réussit à mener par 2 à 0 mais en fin de partie match nul 2 à 2. On se prépare en vue d'un match de sixte dimanche à St Etienne du Bois. Le soir réunion à l'Etoile. Causerie du Chef. Il laisse entrevoir la formation d'un orchestre dans peu de jours. Appris que des relations postales allaient reprendre avec la zone occupée. Touché également mes 22,50 F venant fort à propos.

Vendredi 4 octobre 1940

-Ce matin je fais fonction de vaguemestre le titulaire étant parti à Bourg. Journée sans histoire. Praticqué un peu de foot.

Samedi 5 octobre 1940 :

-Journée calme. Le soir séance à l'Etoile. Joué «Music maestro please». La semaine prochaine l'orchestre sera peut-être monté.

Dimanche 6 octobre 1940 :

-Ce matin deux équipes partent pour St Etienne du Bois. Je les accompagne emportant quelques médicaments. Nous avons pris le train jusqu'à Bourg et de là conduits en camion jusqu'à St Etienne du Bois. Pas de veine au tournoi. Notre équipe A se fait battre 2 à 1 après prolongation par le finaliste. Notre équipe B après un bon premier match gagnant par 5 à 0 subit un échec devant l'autre finaliste. Après ces matchs nous dînons à St Etienne. Nous nous amusons très gentiment et repartons à pied sur le coup de 22h. Nous n'avions pas d'autres moyens de locomotion pour nous rendre à Simandre distante de 12 à 15 km. Nous marchons d'un bon pas jusque non loin de Treffort. Nous nous arrêtons dans une ferme histoire de se reposer, d'autant plus que certains avaient mal aux pieds. C'est ici que va survenir un drame qui va nous traumatiser. Après avoir réveillé le fermier il nous offre un tas de paille sur lequel nous montons nous coucher illico. Aussitôt allongés nous nous endormons.



L'équipe de football de Simandre sur Suran

- Au centre le goal Maleyrot qui perdit la vie au cours de cette nuit tragique
- 3^{ème} à gauche Alain Le Gall. A côté Emile Philippot qui jouait à la Légion St Pierre
- A droite de Maleyrot Jo Quéran qui jouait à l'Etoile St Laurent
- Le 9^{ème} le séminariste Pétrissans dont je parle plus loin
- A l'extrême-droite Claude Le Goff.

Lundi 7 octobre 1940 :

-5h30- Claude Le Goff nous réveille afin de partir au plus vite pour Simandre. Un évènement qui restera gravé dans notre mémoire va nous confondre. Quénard qui était descendu un des premiers du tas de paille nous lance ce cri alors que nous étions toujours en haut : « Maleyrot est mort. » Il dormait avec nous sur le tas de paille et il est tombé dans son sommeil. Il est mort subitement son cou ayant heurté violemment le timon d'une charrette. Maleyrot était le goal de l'équipe A, un camarade sympathique et costaud. Au cri de Quénard nous nous contentions de sourire croyant qu'il se trompait. Nous ne pouvions croire à une telle mort ayant été toute la journée avec Maleyrot véritable boute en train. Nous descendîmes cependant et nous constatâmes en effet que ses mains et son visage étaient froids. Nous le conduisîmes au plus vite à la ferme bercés encore par un espoir car son corps était tiède. Nous le déshabillâmes, le frictionnant pour tenter comme des fous de le ramener à la vie. Hélas rien n'y faisait. Nous parîmes chercher le médecin de Treffort qui mit fin à nos espoirs en nous affirmant que Maleyrot était bien mort. Quel coup ! Le Goff restera près du corps. On prévint les autorités compétentes. Le soir le corps de notre malheureux camarade arrivait déjà en bière. Son cercueil fut installé dans l'infirmerie recouvert du drapeau national et nous défilâmes devant Maleyrot qui nous avait quittés pour toujours.

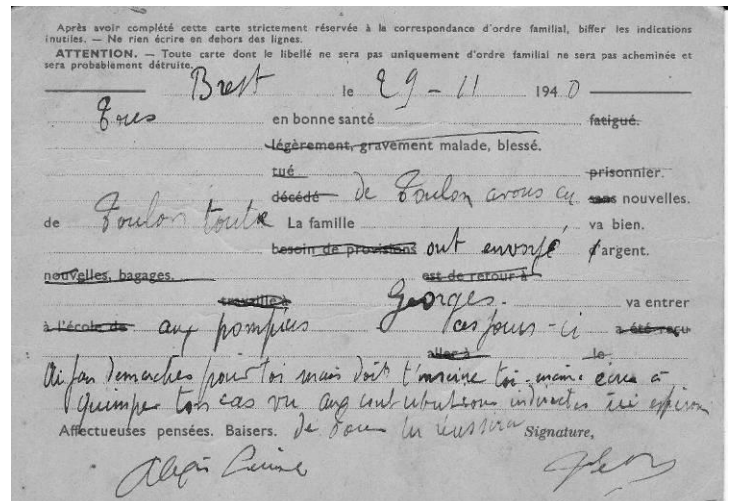
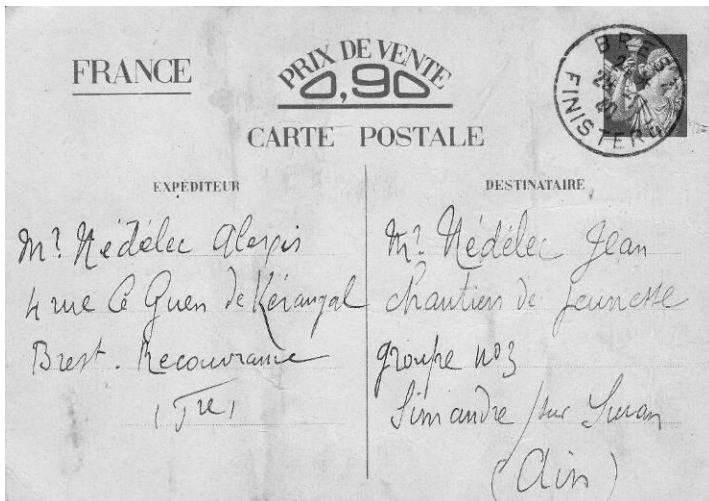
Mardi 8 octobre 1940 :

-Pendant sept jours le camp sera en deuil et le cercueil restera exposé dans l'infirmerie.

Mercredi 9 octobre 1940 :

-1h à 5h- Avec Alain Le Gall veillé Maleyrot.

9h- Enterrement de notre camarade Aujourd'hui sont arrivées les cartes pour écrire en zone occupée. Aussitôt reçues, aussitôt écrites, aussitôt postées.



Jeudi 10 octobre 1940 :

-Journée calme de pluie. Avons réaménagé dans l'infirmerie.

Vendredi 11 octobre 1940 :

-La pluie continue de tomber. Avons tracé le terrain de football prêté par M. Tissot le restaurateur. Le menuisier a construit les buts. Le stade s'édifie.

Samedi 12 octobre 1940 :

-Le stade prend forme. Journée sans grande importance. Une constatation cependant on mange de plus en plus mal.

Dimanche 13 octobre 1940 :

-C'est le jour du grand match, Simandre contre St Etienne du Bois. En lever de rideau Simandre II battu par Chavannes mais Simandre I gagne contre St Etienne du Bois par 3 à 0. Le soir petite répétition à la salle de l'Etoile : piano, saxo alto, saxo ténor.

Lundi 14 octobre 1940 :

-Ce soir début de ma première classe aux illettrés. Il y a sept élèves dont quatre franchement ne sachant pas lire. Après la classe réunion à l'Etoile. La vie reprend comme avant. Le Chef me charge de faire une conférence sur...la confection des balais.

Mardi 15 octobre 1940 :

-Je me suis arrangé avec Daniel Trelu qui est normalien et originaire du Sud Finistère. Je l'avais déjà rencontré en Dordogne. Nous ferons classe du soir chacun à notre tour, c'est-à-dire un jour dur deux.

Mercredi 16 octobre 1940 :

-Suite à ma conférence sur les balais nous allons commencer à en fabriquer. Nous sommes partis à la recherche de bouleau. Dans la journée une douzaine de balais.

-19h- Réunion pour l'organisation d'un feu de camp.

-20h- Réunion de foot.

Jeudi 17 octobre 1940 :

-Ce matin visite d'un Colonel du service de santé.



*L'équipe des infirmiers de Simandre
De gauche à droite :
Jean Nédélec, Malet, Gay, Claude Le Goff*

Vendredi 18 octobre 1940 :

-7h- Le Chef Sommer nous surprend tous endormis. Après le café : Le Goff, Malet et moi sommes appelés au bureau. Quelle engueulade ! L'infirmier veut démissionner mais finalement tout s'arrange.

-19 à 20h- Classe aux illettrés.

Samedi 19 octobre 1940 :

-Dans la journée répétition de l'orchestre qui fait ses débuts ce soir à l'Etoile.

Dimanche 20 octobre 1940 :

-8h- Match de l'équipe III dont je suis le capitaine. Victoire par 2 à 1 sur l'équipe de Thioles. L'après-midi l'équipe II de Simandre se fait battre par la 1^{ère} de Thioles, 1 à 0. Enfin grande victoire de l'équipe I de Simandre sur l'équipe du P.C. de Bourg, 5 à 2. Le soir bon repas au restaurant entre les footballeurs, 13 à table.

Lundi 21 octobre 1940 :

-Journée de repos.

-19h à 20h- Classe aux illettrés.

Mardi 22 octobre 1940 :

-Ecrit aux deux frangins à Toulon. Attends toujours avec impatience des nouvelles de Brest. Les copains en reçoivent eux.

Mercredi 23 octobre 1940 :

-Lavé quelque linge. Construction de balais Les parents du pauvre Maleyrot étaient aujourd'hui à Simandre. Fait classe un quart d'heure puis appelé aux répétitions du feu de camp.

Jeudi 24 octobre 1940 :

-Toujours pas de nouvelles de Brest. L'après-midi parti avec Le Goff chercher un nouveau cantonnement pour faire de l'ancien une salle de douches. Fait ample dînettes de grosses pommes et de belles framboises. Me suis inscrit pour aller passer ma perm' à Lyon chez un Monsieur Fargeau qui demande un étudiant. L'après-midi un conseil de réforme siégeait à l'infirmierie.

Vendredi 25 octobre 1940 :

-Reçu une carte de Brest. Enfin des nouvelles fraîches et qui me font plaisir.

-19 à 20h- Classe aux illettrés.

Samedi 26 octobre 1940 :

-Ce soir grand feu de camp avec la participation des scouts du bourg et de leur Chef. Auparavant grand dîner au P.C. Aidant les cuistots je m'en fous plein la lampe pour pas un sou : vins fins, hors d'œuvres variés, bœuf rôti, petits pois, desserts à la crème... Feu de camp bien réussi. Fait un numéro avec Le Gall sur les infirmiers.

Dimanche 27 octobre 1940 :

-Reçu une carte de Brest. De mieux en mieux. Durant le tournoi triangulaire de l'après-midi notre équipe se fait battre lamentablement. Les équipes avaient bien trop mangé hier.

Lundi 28 octobre 1940 :

-Gay et Malet partent aujourd'hui en perm' dans leurs Pyrénées natales. Le Goff et moi restons seuls comme infirmiers.



Malet me serre la main.

A droite sur la photo Quénard qui découvre le corps du pauvre Maleyrot.

Mardi 29 octobre 1940 :

-Rien à signaler. Cependant les malades commencent à affluer à l'infirmerie.

Mercredi 30 octobre 1940 :

-Reçu une troisième carte de Brest.

Jeudi 31 octobre 1940 :

-Veille de Toussaint. Le soir bu six rhums perdus au poker.

Vendredi 1^{er} novembre 1940 :

-Un nouveau mois commence. La classe approche. Jour triste et morne. Beaucoup de pluie ce qui tombe bien pour la Toussaint.

Samedi 2 novembre 1940 :

-Ce matin grande cérémonie sur la place du village. Discours du Maire, défilé... Depuis jeudi à l'infirmerie on chante, on fait les fous plus ou moins excités.

Dimanche 3 novembre 1940 :

-En football l'équipe I joue contre celle de Péronnas qu'elle battra par 5 à 0. Gros succès. A Simandre l'équipe III, mon équipe, se fait battre in extrémis par l'équipe II par 4 à 3. Pas de chance surtout avec un goal minable come nous avons. Reçu une carte de Georges Bozec. Quelle joie de recevoir des nouvelles de celui qui m'avait préparé à entrer au Lycée de Brest avant guerre. Je me demandais où il était passé. Répondu aussitôt.

Lundi 4 novembre 1940 :

-Resté seul infirmier Le Goff étant parti à Lyon en perm' J'ai nettoyé l'infirmerie à fond. Il était temps car il y a eu la visite du Chef Danès et du Médecin-Chef qui m'apprend qu'on va être piqué pour la deuxième fois vendredi et qu'il y aura une visite médicale mercredi.

Mardi 5 novembre 1940 :

-Suis donc seul infirmier mais je me débrouille tout aussi bien.

Mercredi 6 novembre 1940 :

-C'est la visite pour tout le groupe. Un peu de boulot s'ensuit. A la pesée je constate que j'ai pas mal engraisé Je fais dans les 75kg.

Jeudi 7 novembre 1940 :

-Houdemon parti en perm' à Toulon. Lui ai donné une lettre pour cette ville. Triste jour de pluie.

Vendredi 8 novembre 1940 :

-Piqûres d'une centaine de jeunes. Tout se passe normalement.

Samedi 9 novembre 1940 :

-Reçu une lettre de Claude Le Goff. Il ne s'ennuie pas à Lyon.

Dimanche 10 novembre 1940 :

-Triste dimanche. Aucune nouvelle. Que de pluie... Vivement la fuite surtout si elle a lieu le 15 décembre comme le bruit court.

Lundi 11 novembre 1940 :

-Pas encore de lettres. Beaucoup de consultants aujourd'hui. Gay pas encore revenu.

Mardi 12 novembre 1940 :

-Ce soir Gay et Quénard sont de retour. Mangeons un bon petit poulet froid ramené par eux de Tarbes.

Mercredi 13 novembre 1940 :

-Suite des piqûres. Je les esquive à nouveau. Le soir au restaurant nous mangeons un autre poulet de Tarbes. Une bonne aubaine le retour des permissionnaires... Nous apprenons que les mandats postaux pourront circuler.

Jeudi 14 novembre 1940 :

-Il pleut à torrents. Le Suran a grossi.

Vendredi 15 novembre 1940 :

-Reçu une carte de Brest m'annonçant que j'avais un nouveau neveu, fils de ma soeur Germaine.

Samedi 16 novembre 1940 :

-Rien à signaler. Le soir répétition de l'orchestre à l'Etoile.

Dimanche 17 novembre 1940 :

-Couchés à 2h du matin. L'après-midi avait lieu un match de foot contre Chavannes, équipes I et II. Complète victoire pour Simandre. Le soir bon gueuleton entre footballeurs.

Lundi 18 novembre 1940 :

-Reçu une carte de Toulouse. Répondu aussitôt.

Mardi 19 novembre 1940 :

-R.A.S.

Mercredi 20 novembre 1940 :

-Réunion de foot.

Jeudi 21 novembre 1940 :

-Le soir, appelé pour secourir un blessé. Voyage en vélo dans la nuit, grosse impression. Avons nettoyé l'infirmierie.

Vendredi 22 novembre 1940 :

-Nous déménageons de l'école où nous logions pour un camp de baraques. Grand transbordement sous la pluie.. Pour le soir nous sommes installés au camp des Francs. Grande désillusion.



Déménagement sous la pluie.

Au fond une vue de Simandre que nous quittons pour nous rendre au Camp.

Samedi 23 novembre 1940 :

-Première journée au camp.

Dimanche 24 novembre 1940 :

-Aujourd'hui match de foot. Simandre contre Brenod. Simandre sortira battue par 4 à 1. Cependant mon équipe jouant contre les vétérans de Simandre gagnera par 4 à 1.

Lundi 25 novembre 1940 :

-La vie au camp s'organise.

-6h45- Réveil

-7h15- Après le décrassage... courir en plein air. Voilà un exercice épatant. Puis le jus. Ensuite soigner les malades qui commencent à devenir nombreux.

Mardi 26 novembre 1940 :

-Les journées deviennent plus chaudes. Il fait bon vivre maintenant.

Mercredi 27 novembre 1940 :

-Reçu une lettre de Toulon et un mandat de Toulouse. Bonne affaire qui va me permettre de manger ce soir en ville.. Ensuite jusqu'à 21h30 répétition musicale. Le petit orchestre est monté : clarinettes, flûtes, violoncelles, saxos, piano...

Jeudi 28 novembre 1940 :

-Journée sans histoire passée entièrement au camp.

Vendredi 29 novembre 1940 :

-Ce soir nouvelle répétition musicale à l'Etoile.

Samedi 30 novembre 1940 :

-Dernier jour du mois. La classe approche. Séance de cinéma ce soir. « Tempête au Rodéo » vieux film muet et « Le Roi des Resquilleurs » avec Georges Milton. L'argent du mandat de Toulouse a presque disparu. Eu une alerte, le médecin m'ayant proposé pour aller à Chavannes. Le Chef a heureusement refusé.

Dimanche 1^{er} décembre 1940 :

-L'après-midi visite au viaduc de l'Ain. Traversée du tunnel qui fait 1 km. Grosse impression. Belle balade : l'Ain, le viaduc, le barrage hydro-électrique.

Lundi 2 décembre 1940 :

-Des séances théâtrales sont prévues pour les Fêtes de Noël. L'orchestre répète pour ces Fêtes.

Mardi 3 décembre 1940 :

-Reçu une lettre de Montignac. Mauvaises nouvelles pour mon un autre mandat.

Mercredi 4 décembre 1940 :

-Aujourd'hui nouvelle répétition de l'orchestre. Avons appris que Le Goff partait, départ fixé à demain. Le Chef-infirmier de Chavannes va le remplacer.

Jeudi 5 décembre 1940 :

-Départ de Le Goff et des réformés de la zone libre. Le soir au cinéma l'Etoile un film « Le crime du Bouif » et trois documentaires. Les programmes s'améliorent.

Vendredi 6 décembre 1940 :

-Nous déménageons et venons loger dans un coin d'une baraque où sera désormais notre infirmerie en attendant d'avoir la vraie.

Samedi 7 décembre 1940 :

-Ce soir, première des séances théâtrales. Elles vont avoir lieu pendant trois jours. Au programme : orchestre, chœurs, comédies.

Dimanche 8 décembre 1940 :

-Deuxième séance cet après-midi et troisième séance à 20h pour les civils.

Lundi 9 décembre 1940 :

-Quatrième et dernière séance toujours pour les civils. Dans l'ensemble ce fut un petit succès.

Mardi 10 décembre 1940 :

-Nous recommençons les répétitions en vue des séances qui seront données au théâtre de Bourg-en-Bresse.

Mercredi 11 et Jeudi 12 décembre 1940 :

-Les répétitions continuent.

Vendredi 13 décembre 1940 :

-Départ pour Bourg-en-Bresse en gazogène. Voyage plutôt frigorifique. Le soir nous allons au cinéma.

Samedi 14 décembre 1940 :

-Nous prenons d'abord une bonne douche avant d'aller à la répétition au Grand Théâtre de Bourg. Nous mangeons en ville et nous retournons au cinéma. Tel est le programme de la journée.

Dimanche 15 décembre 1940 :

-Nous partons le matin de bonne heure pour la répétition générale. Nous passons la journée au théâtre. Nous y mangeons, bien d'ailleurs.

-14h30- Première séance avec grand succès.

-20h30- Deuxième séance devant une bonne salle.

Lundi 16 décembre 1940 :

-1h du matin- C'est l'heure à laquelle nous nous sommes couchés. Aussi avons-nous droit à une grasse matinée.

-11h- Le Chef Danès vient nous remercier.

-13h30- Vin chaud.

-14h- Retour à Simandre en camionnette.

Mardi 17 décembre 1940 :

-Retournés au bourg de Simandre pour une nouvelle séance de piqûres. La deuxième pour moi.

Mercredi 18 décembre 1940 :

-Journée passée au lit.

Jeudi 19 décembre 1940 :

-Demi-journée à nouveau passée au lit, surtout qu'une bonne bronchite me tient.

Vendredi 20 décembre 1940 :

-Je ne me ressens plus de la piqûre.

Samedi 21 décembre 1940 :

-Reçu un mandat qui traînait depuis pas mal de temps.

Dimanche 22 décembre 1940 :

-Dimanche d'hiver. Beaucoup de neige. Pense partir en perm' de 48h à Toulon.

Lundi 23 décembre 1940 :

-Ce soir réunion de l'E.H.R. (poste de commandement) Demandé ma perm'...Refusée.

Mardi 24 décembre 1940 :

-Visite mensuelle. Ce soir c'est le réveillon.

-21h30- Grand repas suivi de café, champagne et distribution de cadeaux.

Mercredi 25 décembre 1940 :

-Noël est arrivé. A midi un autre bon repas avec comme plat de résistance une magnifique dinde par équipe.

Jeudi 26 décembre 1940 :

-Je suis parti au bois pour un magnifique travail, couper des arbres avec une hache. Le soir séance de cinéma avec le film «Don Quichotte».

Vendredi 27 décembre 1940 :

-Journée calme. Piqûres de quelques retardataires.

Samedi 28 décembre 1940 :

-Envoyer mon costume civil à laver et repasser.

Dimanche 29 décembre 1940 :

-Les quatre brestois : Alain Le Gall, Jean Nédélec, Emile Philippot, Jo Quéran dînent ce soir au restaurant Tissot et vont ensuite au cinéma voir le film «Bozambo».

Lundi 30 décembre 1940 :

-Reçu nouvelles de Toulouse.

Mardi 31 décembre 1940 :

-Dernier jour de l'année. Drôle d'année pour moi.

Mercredi 1^{er} janvier 1941 :

-A midi repas de Fête : haricots, frites, porc, nombreux desserts. L'après-midi promenade à Villeversure où dînent nos quatre brestois.

Jeudi 2, Vendredi 3 et Samedi 4 janvier 1941 :

-Matin et soir ce sont des répétitions pour les séances théâtrales prévues pour dimanche. Répétition aussi avec le saxo. Je dois jouer dans la pièce qui sera présentée. Mon rôle est su.

Dimanche 5 janvier 1941 :

-Reçu des nouvelles de Toulon.

Cet après-midi séance devant les jeunes du camp. Le soir nous jouons devant les civils. Joué au saxo accompagné du pianiste «Romance sans paroles» de Mendelssohn et «Tristesse» de Chopin. Nous avons présenté la pièce «Knock» de Jules Romain. Je jouais le rôle de la Dame en Noir. Mais bigre que j'avais froid dans la robe dont j'étais affublé !

Lundi 6 janvier, Mardi 7 janvier 1941 :

-Journées de repos.

Mardi 8 janvier 1941 :

-Cet après-midi marche dans la neige.

Simandre-sur-Suran

*Sur la droite on distingue l'école
qui fut notre premier logement en
Janvier 1941.*



Ce mois marque la fin de notre période des «Chantiers de Jeunesse» qui concerne les appelés de juin 40. C'est le retour «régulier» en zone occupée vers les familles. Pas pour tous puisque Daniel Trelu que j'avais connu en Dordogne et avec qui j'avais continué dans l'Ain me conseille de demeurer dans le camp de Simandre sur Suran où nous avons vécu quatre mois. Il avait d'autres projets en tête. Daniel était instituteur titulaire étant passé par l'Ecole Normale de Quimper. Je n'avais commencé des suppléances dans l'enseignement qu'en septembre 1939. Ne désirant pas retourner en zone occupée nous avons demandé de partir pour le Maroc avec l'espoir d'y enseigner. Seuls dans les baraques en bois du camp nous n'avions pour seule occupation que les soins aux chevaux. Daniel était le responsable des écuries. Nous avons attendu les réponses à nos demandes pour le Maroc. Elles nous sont parvenues rapidement. Un poste au Maroc c'était possible répondait-on mais il faudra attendre la rentrée de septembre. Cela nous semblait un peu long...n'empêche on se débrouillera d'ici là.

Intervient alors un évènement qui allait bouleverser nos plans. Le jeune frère de Daniel, qui périra plus tard comme aviateur pendant la guerre, arrive de Quimper Il vient lui demander de revenir dans le Finistère pour des raisons familiales à la demande de sa fiancée. Daniel se laisse convaincre. Mais retourner en zone occupée, comment ? Nous ne sommes plus en règle. Nous n'aurons pas de laissez-passer. Le frère nous rassure. Il a bien franchi clandestinement la ligne de démarcation de zone occupée en zone libre. Nous repasserons par le même chemin. Ce chemin se situe dans le département de la Haute-Vienne. Il a été jalonné par un brave curé de campagne, le curé de Chatain.

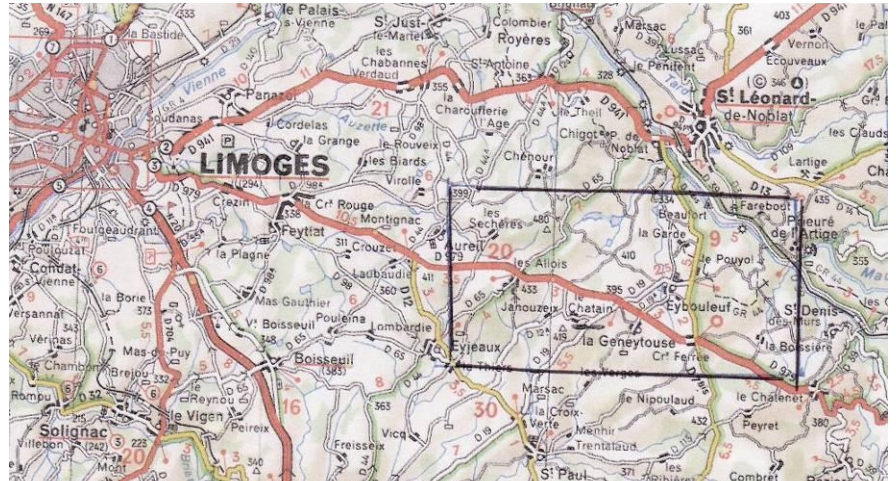
Nous décidons de quitter Simandre au petit matin et de passer par Lyon. Je me rappelle qu'on y vendait des corbeaux sur la place du marché.

Nous regagnons la commune de la Geneytouse en Haute-Vienne à la limite de la ligne de démarcation. Le curé de Chatain a fait admettre aux occupants qu'il administre deux paroisses et qu'il est dans l'obligation de franchir la ligne chaque jour ou presque pour servir ses paroissiens. Et c'est ainsi qu'il fait passer de zone occupée en zone libre ceux et celles qui fuient l'occupation allemande... et aussi du courrier.

Nous voilà donc à la Geneytouse. Nous rencontrons quelques paysans qui nous dissuadent de vouloir franchir la ligne. D'après eux la surveillance se renforce, les allemands sont de plus en plus méfiants. Ils organisent de nombreuses patrouilles avec des chiens policiers. Un peu inquiets tout de même nous entrons dans le café du village. Là-bas au loin nous avons aperçu tout au bout de la Route Nationale le poste de contrôle allemand. A l'œil nu on distingue le va et vient des soldats ennemis. Plus près de nous sur une route secondaire existe un poste de la gendarmerie française.

Au comptoir du café le curé de Chatain est là en soutane. Il converse avec des jeunes qui viennent de franchir la ligne grâce à lui. Reconnaisant le frère de Daniel il nous rassure de suite : « Ce soir vous coucherez en zone occupée. » Tout à coup surgit un Capitaine de la Gendarmerie Française. Il vient droit à notre abbé et lui murmure à l'oreille : « Vous pouvez y aller la patrouille vient d'avoir lieu. » Sans attendre nous nous mettons en route bien entendu par un chemin différent de la Nationale. Passant devant le poste de contrôle français nous bénéficions d'un salut amical des gendarmes. Sitôt passé ce poste le curé nous confie : « Nous sommes dans le «no man's land». Si nous sommes pris ici notre compte est bon. Un seul ennui aujourd'hui et cela va nous retarder je suis venu à pied car j'ai un certain nombre de paroissiens auxquels j'ai promis de rendre visite. » Il faut savoir qu'ordinairement le curé de Chatain circulait en 201 Peugeot ce qui lui faisait gagner du temps...et surtout lui permettait de passer du courrier dans les deux sens.

Bref de ferme en ferme, après avoir bu quelques verres de «remontant» nous voilà à la nuit tombante tout près d'une rivière enjambée par un petit pont de bois. Du lieu où nous nous trouvons le curé nous dit : « Voyez ce pont, vous allez longer cette prairie et passer le pont. Une fois franchi, vous serez en zone occupée. Vous trouverez asile dans la première ferme sur votre droite. Quant à moi je vais continuer ma route et passer devant le poste allemand qui se trouve au sommet de cette côte. Nous nous reverrons demain si tout se passe bien. » Et tout s'est bien passé. Ce soir-là nous avons couché dans la ferme au-delà du pont. Nous y étions attendus : un bon civet de lapin, des draps bien frais dans un excellent lit... et un sommeil réparateur. Le lendemain, fidèle à sa promesse, le curé était parmi nous proposant de passer à son presbytère avant de prendre la route vers la gare la plus proche.



En encadré le passage de la ligne de démarcation entre La Geneytouse et Chatain

Le presbytère de Chatain en cette matinée de janvier 1941 ! Je revois encore la grande salle donnant sur la cour où déambulaient les officiers allemands. Un jeune homme s'affairait dans cette salle à ouvrir les enveloppes adressées à «Monsieur le curé de Chatain» A l'intérieur une autre enveloppe avec une adresse en zone libre et parfois un billet de banque : « Je dis pourtant à mes correspondants de ne pas mettre d'argent. » grommelait notre abbé. C'est cette correspondance que le curé passait en fraude sous le châssis de sa voiture. Un verre de vin blanc pour trinquer et l'abbé nous presse de quitter au plus vite la commune.

Nous repartons à pied en direction de la gare distante de quelques kilomètres. Mais voilà Daniel avait dans le secteur un camarade d'Ecole Normale. Il fallait bien aller le voir d'où un visite imprévue à ce camarade et un retard inévitable. Après avoir repris des forces grâce à un bon casse-croûte nous nous retrouvons sur la route. Soudain un bruit de moteur. Nous nous retournons C'était la 201 du curé de Chatain : « Vous êtes encore là. Grimpez dans la voiture et dégagez au plus vite. Les allemands se doutent de quelque chose. Une descente a eu lieu ce matin à la poste.» Il était visiblement inquiet. Il nous conduisit rapidement à la gare direction Poitiers. Puis ce fut Le Mans...la Bretagne. Daniel et moi nous séparons à la gare du Mans.

Qu'est devenu le curé de Chatain ? Le département de la Haute-Vienne en a-t-il gardé son souvenir ? Autant de questions que je me pose encore aujourd'hui ?

Après la guerre j'ai eu l'occasion de reprendre contact avec la commune de La Geneytouse dans les circonstances suivantes. Le 25 janvier 2007 j'écrivais au Maire cette lettre.

Monsieur le Maire

Hier soir en regardant la télévision j'ai été particulièrement frappé par les évènements qui ont marqué votre commune : dégâts causés par la neige. Le nom de La Geneytouse est apparu. Si je ne me trompe c'est une commune que j'ai traversée en 1941 lors d'un passage de la ligne de démarcation. J'y fais référence dans un livre que j'ai écrit en 2003 et que j'ai le plaisir de vous offrir. J'ai tenu à rappeler le courage du curé de Chatain grâce à qui nous avons pu passer de zone libre en zone occupée.

Je vous prie de croire, Monsieur le Maire, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Jean Nédélec

Le 9 février 2007 je recevais du Maire la réponse suivante.

Je vous remercie d'avoir eu une pensée pour notre commune et pour l'envoi de votre livre.

A mon tour je vous envoie un exemplaire du Bulletin Municipal édition 2006.

Bien cordialement.

*Jean-Claude Leblois
Maire de La Geneytouse*

Bien dommage qu'il ne me dise rien du curé de Chatain. C'était si loin !

Le 9 mars 2007 j'écrivais également au Maire de Simandre sur Suran.

Monsieur le Maire,

J'ai passé l'hiver 1940-1941 dans votre commune. Mobilisé en juin 40 j'ai été fait prisonnier par les allemands à La Rochelle au lendemain de l'Armistice. Avec mes camarades reconduits en zone libre après un passage par la Dordogne nous avons finalement échoué dans l'Ain et précisément à Simandre- sur- Suran. Du 15 septembre 1940 à janvier 1941 nous avons été incorporés au Groupement N°1 des Chantiers de Jeunesse du Gouvernement de Vichy. Dans un livre que j'ai écrit et publié en 2003 j'évoque ce passage dans votre commune. Ayant eu l'idée de noter sur un carnet, jour par jour, les différentes étapes de mon séjour en zone libre je vous fais parvenir par pli séparé le récit de cette «aventure» avec plus de détails sur mon passage à Simandre.

En espérant que cet envoi vous intéressera je vous prie de croire, Monsieur le Maire, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Jean Nédélec

Le 27 mars 2007 le Maire de Simandre me répondait.

Monsieur,

C'est avec beaucoup d'attention que j'ai lu vos souvenirs aux chantiers de jeunesse à Simandre et je vous remercie vivement d'avoir eu cette délicate attention de nous faire parvenir votre carnet de notes et votre ouvrage.

N'étant pas native de Simandre mais d'Oyonnax j'ai souvent entendu parler des souvenirs de chantiers de jeunesse de mon père à Cormartin (Saône et Loire) qui comme vous «couche sur le papier» ses souvenirs de jeunesse que nul ne devrait oublier...

Comme vous faites allusion au restaurant Tissot je vous informe que Mr Marcel Tissot, qui a travaillé énormément toute sa vie au restaurant, n'aura pas profité longtemps de sa retraite puisqu'il est décédé en décembre 2005 après plusieurs mois de maladie. Son fils et sa belle-fille, aidés par Mme Tissot ont pris la relève et l'hôtel-restaurant jouit d'une très bonne renommée...

Sur le bulletin municipal de 2000 nous avons consacré notre page d'histoire aux chantiers de jeunesse. J'ai pensé que çà vous ferai plaisir d'en avoir une copie. Malheureusement les photos ne sont pas de très bonne qualité.

Vous remerciant encore je vous adresse Monsieur mes sincères salutations.

*Michelle COURVOISIER
Maire de Simandre sur Suran*





*Ma tenue du Chantier de Jeunesse au Groupement N° 3
de Simandre-sur-Suran.*

UN PEU D'HISTOIRE

Simandre et les Chantiers de Jeunesse.

Origine -1940

Simandre a accueilli de 1940 à 1943 un chantier de jeunesse. Pour comprendre l'histoire de ces chantiers il faut revenir à une période que l'on voudrait oublier. Cette période 1939-1940 vit la défaite de la France avant qu'en 1945 les Alliés aidés par la Résistance n'imposent une défaite à l'Allemagne.

Ces défaites successives ont permis aux deux pays d'abandonner leurs luttes fratricides et c'est ainsi que le désir d'une construction européenne est née. Elle a débuté en cette fin du XX^{ème} siècle et sera l'œuvre du XXI^{ème} siècle.

Que s'est-il passé en 1939-1940 ?

Fin août 1939 les troupes allemandes envahissent la Pologne. La France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne. Pendant huit mois ce sera sur le front ouest la « drôle de guerre ». De simples escarmouches entre la ligne Maginot et le ligne Siegfried, série de fortins qui devaient protéger les deux pays d'une invasion.

Le 10 mai 1940 les chars allemands contournent par le nord la ligne Maginot et en quelques semaines la France est envahie par un déferlement de troupes blindées qui chassent les militaires et les civils vers le sud dans une débâcle de réfugiés. Les 9 et 10 juin les jeunes du 2^{ème} contingent de la classe 39 et du 1^{er} de la classe 1940 sont mobilisés et sans instruction sont pris dans la tourmente.

Devant le désastre le 16 juin le Premier Ministre Paul Reynaud démissionne. Le Président de la République fait appel au Maréchal Pétain qui adresse le 17 juin un message aux français : « Je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. » Le 18 juin de Londres le Général De Gaulle lance son appel pour continuer la lutte.. Le 25 juin les combats cessent en France. L'armistice laisse la zone sud dans une profonde désorganisation : économie en lambeaux, réfugiés en nombre, militaires en attente pour la plupart de démobilisation. Les jeunes du nord de la France mobilisés les 9 et 10 juin ne peuvent être démobilisés car on ne franchit pas la ligne de démarcation. Une démoralisation les guette. Combien sont-ils ces jeunes des classes 39 et 40 ? On l'ignore mais ils sont abandonnés à eux-mêmes. Les casernes où les effectifs de l'armée sont réduits par les clauses de l'Armistice ne peuvent les accueillir.

Le gouvernement demande le 14 juillet au Général De La Porte du Theil de prendre ces jeunes en charge car ses commandements dans l'Armée et ses engagements personnels dans le scoutisme l'ont préparé à cette responsabilité. Il accepte cette mission qui paraît impossible et il propose un plan d'action qui est accepté le 30 juillet par une Loi. Les villes ne peuvent accueillir ces jeunes car les restrictions sont dures. Des travaux et occupations y seraient difficiles. C'est donc dans des villages de campagne qu'ils seront rassemblés par groupes d'environ douze équipes d'au moins douze hommes. Après les avoir dénombrés on les a estimés à plus de 80.000 regroupés et désœuvrés dans des dépôts.

Deux chantiers de travail à Simandre :

(Septembre 1940 à janvier 1941)

Les « Eaux et Forêts » proposent des villages où des tâches d'intérêt général sont possibles. La proximité de la Forêt Domaniale de la Rousse fait que Simandre est choisi comme lieu de chantier. Il y aura donc deux groupes. L'un à Simandre l'autre à Thioles rattachés à un groupement de Bourg qui a la charge de près de 2000 jeunes dans l'Ain, démobilisés et repris comme requis civils. L'encadrement de ces jeunes est constitué de volontaires parmi les jeunes officiers qui doivent quitter l'Armée et qui, en majorité, ne veulent pas retourner en zone occupée. Il leur est fait confiance pour parer à l'intendance réduite au minimum.

Comment se sont installés à Simandre ces quelques quatre cents jeunes qui doublaient presque la population du village ?

Le 8 septembre 1940 André Welter Sous-lieutenant d'infanterie arrive à Thioles avec un groupe d'environ 200 jeunes... et quelques chevaux. Il faut les loger, les nourrir, les encadrer. Le Maire donne son appui pour l'accueil par équipes d'une vingtaine dans des maisons vides ou des granges. Une cuisine roulante est installée dans une grange de ferme près de la croix de Thioles. Les jeunes couchent par terre sur du foin.

A Simandre, Sommer Lieutenant de cavalerie, est le chef du Groupe 3.

Les jeunes sont aussi répartis dans des granges, des maisons ou dans la Salle des Fêtes sur la route du bourg. La cohabitation des jeunes avec les habitants de Simandre est bonne. Début septembre la Commune met à la disposition des Chantiers 12 Ha des communaux des Pies. Une ligne électrique et un transformateur sont installés. Le camp des Francs est construit sous la direction de Sommer avec les jeunes des deux groupes. Welter est en charge des travaux à la Rousse : bois de chauffage et charbon de bois. La carrière des Pies est exploitée. Des routes sont construites. Les baraques Adriant prévues en 1939 pour d'éventuels prisonniers de guerre sont alignées pour accueillir les équipes, les P.C. et les services des groupes 3 et 4.

Fin 1940 des cartes de correspondance permettent aux jeunes par quelques lignes préétablies de communiquer avec leur famille en zone occupée. Pour combattre un sentiment de solitude une grande fête est organisée pour Noël. Puis le retour vers les familles de l'autre zone devient possible et peu à peu en janvier 1941 les jeunes se dispersent. Aucun ne quitte le chantier sans un retour dans sa famille ou un emploi. Quelques dizaines demandent à rester. Le camp des Francs est à peine fini.

Vers les Chantiers de la Jeunesse

En janvier 1941 la mission des Chantiers de Travail est accomplie. L'entreprise qui laissait beaucoup de personnes sceptiques a pu être réalisée. Redonner le moral à des jeunes désespérés. Refaire grâce à la vie au grand air des santés délabrées. Donner par la vie collective et le travail d'intérêt général un nouvel espoir. Dès lors il est envisagé de poursuivre l'expérience sous la forme des Chantiers de la Jeunesse rattachés au Ministère de l'Education et des Sports. Cette loi précise : « L'organisation des Groupements de Jeunesse se propose de donner aux jeunes hommes de France, toutes classes confondues, un complément d'éducation morale et virile qui, des mieux doués, fera des chefs et de tous des hommes sains et honnêtes... L'éducation morale, l'éducation physique et le travail en équipes aux Chantiers sont les moyens pour atteindre ce but. Dès lors il faut préparer l'arrivée des jeunes nés en 1921, par tranches tous les quatre mois : mars, juillet, novembre.

Organisation des Chantiers

En 1941 les Chantiers s'organisent. Il y a en zone sud environ 90.000 jeunes répartis en 40 Groupements. Dans la Province Alpes- Jura le groupement n°3 « de Bournazel » est installé à Bourg en Bresse aux Veynes. Le Chef de groupement Danès dirige une dizaine de groupes : deux à Simandre, un à Drom, un à Rozy, deux à Seillon...Il dispose à Bourg d'un ensemble de services généraux. Chaque groupe est commandé par un Chef de Groupe ancien officier de 25 à 30 ans aidé de trois assistants pour le ravitaillement, le matériel, le culturel. Pour l'encadrement des travaux il dispose de trois chefs d'ateliers et de quelques moniteurs. Il a des responsables de service : cuisine, transports, infirmerie... Un ou deux groupes résident dans un camp. Les jeunes sont répartis en une dizaine d'équipes de douze avec un Chef d'équipe et un second. Le Chef d'équipe partage la vie de l'équipe. Deux équipes logent dans une baraque comprenant une salle pour dormir, une salle pour se réunir, une antichambre et un petit magasin. L'équipe est la cellule de base de l'organisation : vie quotidienne, travail, formation.

L'uniforme du jeune des Chantiers est composé d'un béret vert, d'une cravate verte et d'un pantalon de golf vert.

Après quatre mois de vie commune un Chef d'équipe est sélectionné parmi les jeunes. Il va suivre une rapide formation et reviendra prendre une équipe à l'arrivée du prochain contingent où seront mêlés les premiers arrivés «anciens» et les «nouveaux» En septembre 1941 pour la libération du premier contingent en novembre l'A.D.A.C. (Association des Anciens des Chantiers) est créée sous le couvert d'aider les jeunes qui retrouvent la vie civile de garder avec eux un contact... en vue de besoins militaires éventuels.

La vie au Chantier des Pies de Simandre

En mars 1941 le premier contingent arrive à Simandre au Camp des Francs. Au lever la journée commence par un «décrassage» temps de gymnastique partagé en groupe avec le Chef. Lors du rassemblement du groupe les couleurs sont levées et les ordres donnés. Puis c'est le temps de travail, principalement bûcheronnage et préparation du charbon de bois. C'est une période de pénurie le principal «carburant» des gazogènes équipant les véhicules. Après l'éducation physique et le travail ce sont les séances d'atelier pour développer des capacités manuelles chez chaque jeune. Dans le cadre de l'équipe pour ceux qui sont peu allés à l'école il y a des entraides. Certains passeront leur Certificat d'Etudes.

Chaque soir chaque équipe fait plus intime connaissance dans des veillées. Tous les dix jours environ le groupe se réunit autour d'un feu de camp.

La vie au Chantier est rude mais la fraternité est vécue au quotidien. C'est une aventure. L'hiver 1941 la température descendra à -30°C. L'eau est apportée au Camp par six voyages de 600 litres(240 litres par jour pour plus de 400 hommes) On va se laver au Suran. L'adduction d'eau ne sera mise en service qu'en mars 1943.

Années 1942 et 1943

L'année 1942 se poursuivra sur la lancée de 1941. Des jeunes de la région lyonnaise continueront à venir faire leur temps de Chantier à Simandre. Mais l'environnement va peu à peu bouleverser le rythme de la vie. Le gouvernement de Vichy est de plus en plus obligé de céder aux demandes des allemands. Essuyant de graves revers sur le front de Russie, en juin 1942 les nazis avec l'aide de Laval organisent la «relève». C'est le retour d'un prisonnier pour le départ de trois volontaires, ceci pour construire le mur de l'Atlantique et travailler en Allemagne. Il y a peu de volontaires.

Le 8 novembre 1942 a lieu le débarquement des Anglo-Américains en Afrique du Nord. Le 9 novembre les 100.000 hommes de l'Armée d'Armistice sont mis en alerte. Beaucoup espèrent que Pétain va passer de Vichy à Alger et que les combats vont reprendre. Le 11 novembre les allemands envahissent la zone libre. L'Armée est dissoute. Un combat ne sera désormais possible que dans la clandestinité. En février 1943 le Service du Travail Obligatoire (S.T.O) est décrété. Il concerne les classes 1940-41-42. Ce service est prévu pour deux ans. Ceux qui ont fait 8 mois de Chantier sont requis pour 16 mois de plus. Beaucoup, près de la moitié des 1.500.000 jeunes concernés par le S.T.O. peuvent éviter de partir : travail indispensable à la vie locale, embauche dans les mines... D'autres se cachent et deviennent «réfractaires» avant d'entrer dans le maquis. Dans ces conditions la mission d'éducation des Chantiers de la Jeunesse devient de plus en plus difficile.

Souvent avec l'aide de l'A.D.A.C. des jeunes sont dispersés pour éviter le S.T.O. Les magasins des Camps sont mis discrètement à contribution pour faciliter l'habillement et le ravitaillement des maquis. Le 11 novembre 1943 à Oyonnax le Capitaine Romans Petit défile à la tête de 120 jeunes des F.F.I. habillés avec des vêtements provenant des Chantiers. Le 1^{er} décembre 1943 le Groupement 3 de Bourg-en-Bresse est dissous. Au Camp des Francs les travaux de réfection des chemins, de démontage des installations et de la remise en état des lieux ne peuvent être pleinement réalisés par les Chantiers. La Commune en prend sa part en essayant de se faire indemniser.. Mais le maquis profite de la circonstance pour démonter les baraques avec l'aide d'agriculteurs à Racouze au dessus du Renabout. Il y aura des pillages et des incendies

Le 3 janvier 1944 le Général de la Porte du Theil fait ses adieux aux Chantiers qu'il a fondés en juillet 1940. Il est arrêté dans son bureau par les allemands. Après la Libération de la France il sera l'objet d'un procès mais bénéficiera d'un non lieu pour «faits de résistance»

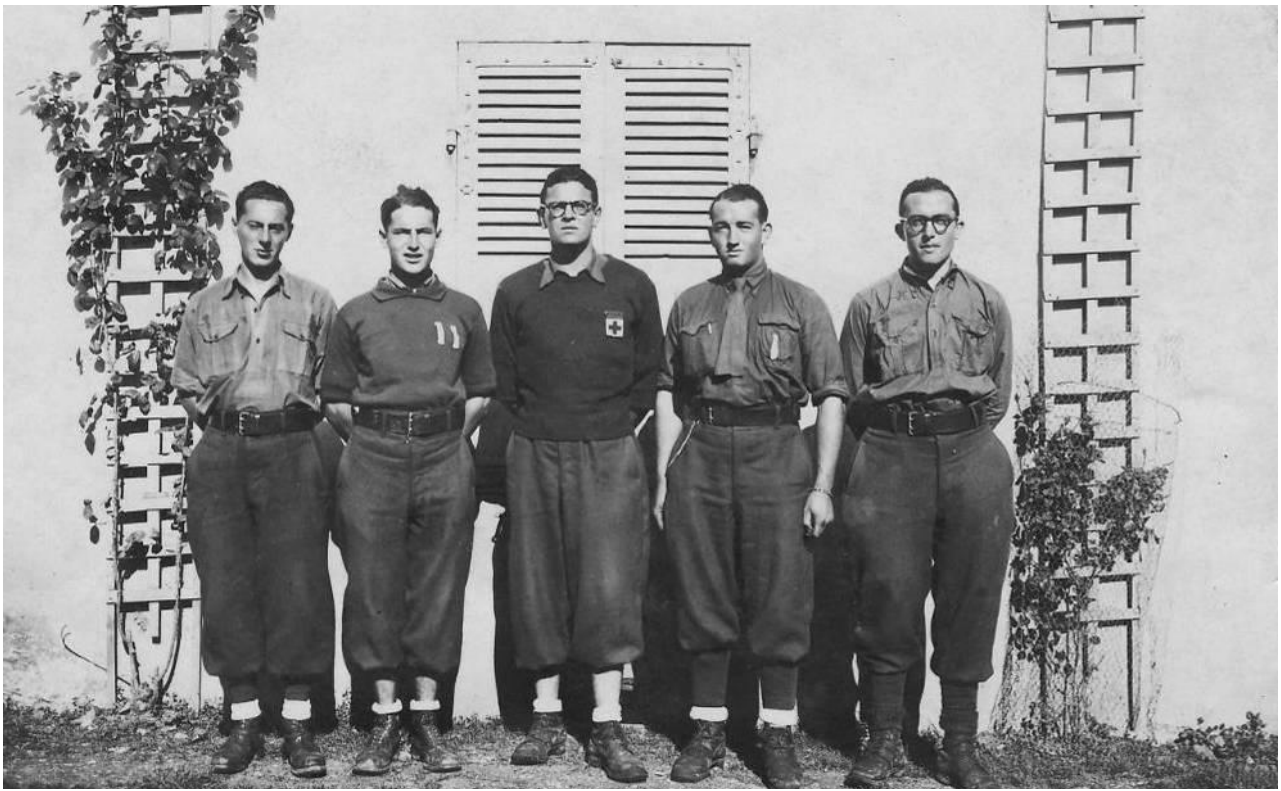


restaurant Tissot à simandre
sur suran

CONCLUSIONS SUR L'EPISODE DE SIMANDRE SUR SURAN

Les 7 et 8 juillet 1972 se tenait à Bourg-en-Bresse dans l'Ain l'Assemblée Générale de la Ligue Française de l'Enseignement. J'y participais en tant que délégué de la Fédération des Œuvres Laïques du Finistère.

Le 8 juillet dans l'après-midi j'abandonnais l'Assemblée Générale pour un «pèlerinage» à Simandre sur Suran. Je prenais le train à la gare de Bourg-en-Bresse qui me permit de descendre à la halte de Simandre. Il n'y avait plus la gare classique que nous avons connue durant l'hiver 1940-1941 avec son sympathique chef, mais une simple halte que je quittais en suivant la rue principale qui menait au restaurant Tissot. C'est là que Claude Le Goff lors de son arrivée d'argent frais de Lyon nous offrait aux cinq brestois : Alain Le Gall, Emile Philippot, Jo Quéran, Jean Nédélec, Claude Le Goff un repas qui nous changeait de l'ordinaire de la roulante



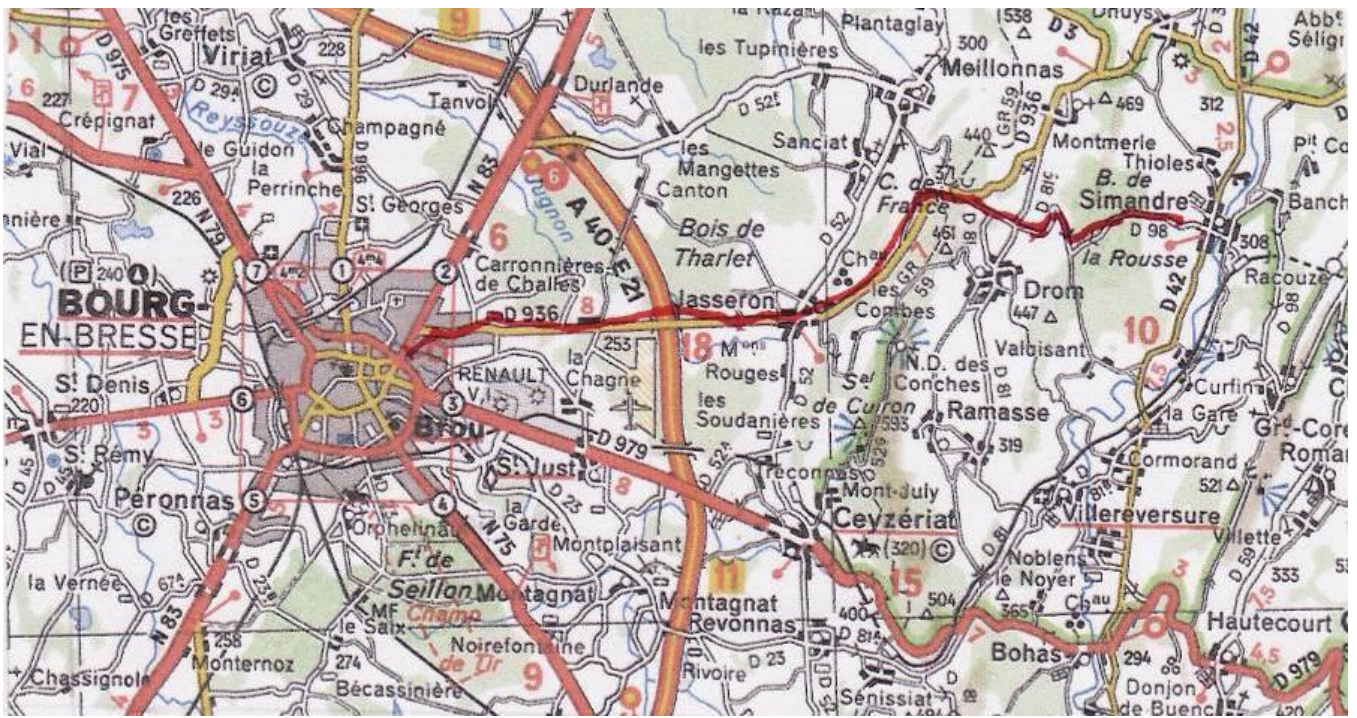
*De gauche à droite :
Emile Philippot, Alain Le Gall, Claude Le Goff, Jo Quéran, Jean Nédélec.*

Ce 8 juillet il faisait chaud, j'avais soif, je commandais une bière. A la jeune serveuse je demandais si Monsieur Tissot était toujours le propriétaire du restaurant. Elle me répondit que oui et alla chercher son patron. Tout étonné de me trouver là, venu de Brest un ancien du Chantier de Jeunesse de Simandre, ce brave Monsieur Tissot eut les larmes aux yeux au récit de nos souvenirs communs. Il se rappelait bien l'équipe de football lui qui en était un ardent supporter et qui avait prêté un terrain pour la pratique de ce sport. Il se rappelait aussi de Claude Le Goff qui lui rendait de temps en temps quelques visites après la guerre

En repartant après cet émouvant contact je me rendais jusqu'à l'emplacement de ce qui fut notre Camp en baraques. J'y reconnaissais quelques signes et notamment quelques traces de dalles en ciment soubassements des baraques. N'ayant aucune idée des horaires des trains devant me ramener à Bourg-en-Bresse je décidais de repartir à pied. Il faisait de plus en plus chaud, je tombais la veste, j'étais heureux. Par la départementale 98 je rejoignais la départementale 936. Les gens travaillaient dans les champs. Je les saluais au passage. J'étais loin de l'Assemblée Générale de la Ligue de l'Enseignement où à ce moment précis le Président Fauré soutenait une motion qui soulevait, je le sus à mon arrivée, pas mal de passions.

Arrivant sur la départementale 936 je commençais à me sentir à l'étroit dans mes souliers. Mes pieds s'échauffaient d'autant plus que la route étroite et la circulation dense m'obligeaient à marcher sur la berme. J'aurais bien voulu trouver un automobiliste compatissant et voilà... le hasard fait bien les choses. Sortant d'un champ une 4CV s'arrête, un homme en sort. Me voyant traîner la jambe il se propose de me conduire à Bourg-en-Bresse où il se rend lui-même. Curieuse coïncidence c'était lui aussi un ancien des Chantiers de Jeunesse de 1940. Lorrain il était resté dans la région s'étant marié avec une Bressane.

Que de souvenirs à évoquer en commun devant une bonne bière qui me récompensait de cette longue marche qui laissa incrédule les camarades de la Ligue de l'Enseignement que je trouvais attablés à la terrasse d'un café à l'issue de l'Assemblée Générale.



De Simandre à Bourg-en-Bresse la ligne rouge suit la départementale 98 puis la départementale 936.

REFLEXIONS SUR CE PARCOURS DE LA DRÔLE DE GUERRE

Comme on l'a vu précédemment c'est le 8 janvier 1941 que se terminent les notes manuscrites rédigées sur ce vieux carnet gardé par inadvertance dans la poche de mon veston civil et qui me servait à prendre des notes de maths du temps où j'étais élève au Lycée de Brest. Dans ces notes il manque beaucoup d'évènements qui me sont revenus par la suite.

En arrivant à la caserne Mangin à La Rochelle il nous fut imposé une épreuve de connaissances comme au Certificat d'Etudes : quatre opérations, une dictée et une rédaction dont voici le thème : *Lors de votre arrivée vous avez rencontré un train de réfugiés. Dites vos impressions, résolutions.* Epreuves que je fus amené à corriger par la suite avec d'autres collègues.

De ce que ma mémoire a retenu quelques faits m'ont particulièrement frappé. Il faut croire qu'être instituteur en juin 40 n'était pas une situation particulièrement bien vue des officiers et sous-officiers de la caserne. Au premier «interrogatoire» d'un Maréchal des Logis sur le degré de mes connaissances le dialogue suivant s'installa : « Quels sont vos diplômes ? Avez-vous le Certificat d'Etudes ? » Ma réponse : Non. Etonnement du sous-officier. Il avait l'air de ne pas comprendre. Il a fallu que je lui explique qu'ayant quitté l'école primaire à onze ans pour entrer au Lycée ce Certificat ne m'était pas nécessaire ayant été reçu à l'examen des Bourses. Et lui de continuer : « Qu'avez-vous alors comme Diplôme ? » : Le Baccalauréat. Je venais d'être reçu en juin 1939 et je précisais que j'avais fait quelques mois d'enseignement.

Est-ce le même « Margi » (Maréchal des Logis) qui vint un soir dans la chambrée demander quelqu'un connaissant l'anglais. Je me déclarais d'autant plus qu'ayant vécu quelques semaines à Brest avec des Ecossais fraîchement débarqués dans la ville et que l'on rencontrait le soir dans les bistrotts de la rue de Siam je parlais assez correctement cette langue. Le lendemain matin on m'expédiait aux écuries, nettoyer les chevaux. Heureusement pour moi des camarades de chambrée, paysans bretons, venus aussi à la corvée me dirent, voyant ma crainte d'approcher les chevaux, de rester tranquille et qu'ils feraient le boulot.

Je n'avais pas oublié cette vexation quand le 20 juillet 1940 en Dordogne on fit appel à quelqu'un connaissant l'espagnol. J'hésitais avant de ma prononcer. Cette fois-là pourtant ce fut pour effectuer du bon travail avec les camarades espagnols chargés du ravitaillement. J'en parle dans mes notes manuscrites.

Le 27 juin 1940 jour où les allemands sont venus prendre les armes au dépôt de La Rochelle, cela m'a rappelé les soldats français arrivant du «front» avec des chaussures usées et rafistolées demandant en échange une paire neuve avant de continuer la route et à qui il était répondu invariablement Non. Les allemands eux en ouvrant le magasin embarquèrent : armes, chaussures, vêtements...

Quand on a vingt ans et qu'on est dans la force de l'âge, ces six mois vécus pendant cette période faisant suite à celle que l'on a appelé la «drôle de guerre» du début du conflit bouleverse votre vie. On voit l'avenir que l'on s'était tracé anéanti d'un seul coup. Encore à La Rochelle notre sort fut meilleur que celui des appelés casernés à Vannes qui furent faits prisonniers avant l'Armistice de Pétain. Ils firent pour la plupart cinq ans en Allemagne. Nous, quinze jours après leur arrivée les allemands nous expédiaient en Dordogne dans la zone dite libre.

Entré au Lycée de Brest en 1931 j'y ai travaillé dur pour décrocher mon Baccalauréat en juin 1939. Mon père travaillait à l'Arsenal. Fils d'ouvrier je tenais à réussir. De 11 à 19 ans ce fut une jeunesse studieuse y compris le soir pour préparer les cours. Les fils d'ouvriers au Lycée se comptaient sur les doigts de la main à cette époque. Il n'y avait pas de Facultés à Brest. Aussi notre ambition se résumait à passer un Concours Administratif qui nous permettrait rapidement de gagner notre vie. Nous avions l'exemple de prédécesseurs qui avaient parfaitement réussi dans ce domaine. Hélas en septembre 1939 c'était la guerre, les Concours supprimés. Que faire ? Après avoir consulté mes parents je demandais à l'Inspection Académique un poste d'enseignant. Les instituteurs partant pour le front j'ai eu un poste très rapidement. Nommé à Concarneau dans une classe de cours moyen je poursuivais dans la petite commune du Trévoux près de Quimperlé puis Professeur de Mathématiques au collège de Plogoff. C'est là que j'ai reçu mon ordre de mobilisation. Avant de quitter cette ville je me rappelle avoir bu un Pernod pour la première fois de ma vie, ceci pour arroser mon départ.

Je ne suis pas le seul pour qui la guerre a apporté une nette coupure dans son devenir. Je citerai un seul exemple, mais il m'a frappé. Celui d'un jeune séminariste qui vint le 8 août 1940 alors que nous étions à Montignac en Dordogne m'aider à m'occuper du ravitaillement des quatre Groupes de Jeunesse cantonnés là. Il s'appelait Pétrissans, était originaire des Pyrénées et nous devînmes de bons amis. C'était un bel athlète et à Simandre sur le terrain de football il se faisait remarquer. Plus d'une fille le trouvait ma foi un bel homme. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa vie privée mais au moment de son départ il m'a confié qu'il ne pouvait, compte tenu de ce qu'il avait vécu à Simandre, continuer la prêtrise.



On peut se demander pourquoi j'ai bénéficié d'un poste d'infirmier au Camp de Jeunesse. C'est tout simplement à la demande de Claude Le Goff. Après le Lycée de Brest il avait continué ses études à la Faculté de Médecine de Rennes. Ses parents tenaient un magasin de soieries rue Jean Jaurès. Muni d'un certificat attestant de ses études médicales il n'eut pas de mal à obtenir le poste de chef-infirmier. Dans mes notes manuscrites l'indication de bons repas revient à plusieurs reprises. Il est vrai que nourris la plupart du temps au rutabaga on était tout heureux de se rattraper quand l'occasion se présentait et elle se présentait parfois grâce à Claude. Voici comment. Ses parents avaient des relations avec des soyeux de Lyon et de temps en temps pouvaient faire parvenir à leur fils un peu d'argent de poche. Notre camarade n'hésitait pas. Les cinq brestoïens dînaient le soir même au restaurant Tissot. Je ne vous dis pas la bombance !

En fait nous avons été un peu les cobayes de cette nouvelle génération que voulaient former Pétain, Laval et compagnie. En témoigne le texte de la loi de 1941 qui organise les Chantiers : *donner aux jeunes hommes de France un complément d'éducation morale et virile, faire des chefs, des hommes sains et honnêtes*. Vichy avait trouvé là une bonne formule pour former la jeunesse à sa botte. L'invasion de la zone libre en 1942 a ruiné ses ambitions. En décrétant le S.T.O., les jeunes ont fui les Chantiers et beaucoup ont rejoint les maquis et ont pris part aux combats de la Résistance.



Claude Le Goff a toujours été un bon vivant. En témoigne cette lettre qu'il m'écrivait le 19 juin 1941 alors qu'il était emprisonné par les allemands à Rennes.

Mon vieux Jean,

Je reçois à l'instant une lettre d'Alain et de Milo... Ainsi donc tu as réintégré ce vieux Brest. Où sont nos beaux projets d'il y a six mois !... Actuellement je fais un petit stage à l'ombre des pommiers en fleurs et je ne me porte pas trop mal. J'espère d'ailleurs qu'il va se terminer bientôt car depuis un mois que je suis ici je commence à la trouver mauvaise... Te rappelles-tu les «five o'clock» chers à Simandre et notre infirmerie moderne ? Quels joyeux moments nous avons passés ensemble ! Je ne les oublierai jamais et je les ai toujours présents à ma mémoire... Avec quelle désinvolture et quel tact nous remplissions nos graves fonctions de «planqués». Je me demande comment le pauvre Sommer n'est pas devenu fou à notre contact, car les prétendus malades après un séjour trop long dans cet Eden se sentaient gravement atteints et prêts à toutes sortes d'extravagances.

Sacré Jean, tu étais un digne compagnon de la Basoche et cela me rappelait les joyeux escoliers contemporains de Villon et autres drilles de la même espèce. Aussi un de ces jours nous tâcherons de faire revivre en une journée cette épique odyssée... Tâtes-tu toujours du «Machin qui redresse» (il s'agit du saxophone) Maintenant tu ne dois plus avoir l'occasion de jouer ton tour de soupe au poker ni de veiller à la construction de balais et cela te manque peut-être ? Si l'on s'associait tous les deux pour monter une grande Fabrique de balais. On ferait appel aux anciens pensionnaires de l'Infirmerie Simandrine qui étaient passés maîtres en ce genre de divertissement.

En attendant de te revoir, cher vieux, je te serre cordialement la main. Et vive la quille !

Claude Le Goff

Un peu auparavant je recevais une autre lettre d'un ancien brestois du Chantier de Jeunesse de Simandre. Jo Quéran m'écrivait du 5^{ème} Dépôt des Equipages de la Flotte de Toulon. Il s'était engagé dans la Marine. Sa lettre est datée du 26 février 1941. Il ne savait pas que Claude était interné à Rennes.

Mon vieux Jean,

J'ai été très heureux de recevoir de tes nouvelles et de Milo et Alain comme de Trelu. Dimanche dernier mais trop tard j'avais annulé ma demande à l'Arsenal et signé pour trois ans dans la Marine. Avec ta lettre j'ai reçu des nouvelles de deux copains, un qui est à Casa sur le Jean-Bart et l'autre qui était à Lambé et qui doit être rendu en Angleterre maintenant. Comme tu l'as peut-être vu sur l'autre bafouille j'engage comme mécanicien. J'ai réussi à avoir assez de points et je suis Breveté Provisoire. J'espère être embarqué pour la semaine prochaine. Alors tu attends toujours... tu as de la patience je le reconnais. Alain alors est parti il saura toujours se démerder. J'espère qu'il ne sera jamais embêté quand même. J'attends comme tu me le dis de tes nouvelles et de Trelu du Maroc où je l'espère bientôt on se reverra .Félicitations pour tes nouveaux postes mais tout même on aura tout vu dans les camps de Jeunesse hein ? Alors Claude est maintenant au Maroc. Donne- moi son adresse si tu l'as. Tu diras merci au chef Farhi pour son geste généreux. Ici on bouffe pas mal mais la quantité manque. Je regrette beaucoup l'infirmerie où j'avais le rab'. Je tiens à te remercier car c'était grâce à toi si assez souvent j'ai eu mon content. Je vais embarquer mais écris moi ici elle me suivra à bord. Voici ma photo. Elle est bleusaille mais je t'enverrai une plus grande.

Ton pote Jo

Jo Quéran ignorait bien entendu que Daniel et moi nous n'étions pas parti au Maroc comme nous le pensions. Revenu à Brest j'ai fêté avec Claude son départ à la retraite de la Marine.

LA VIE EN ZONE OCCUPEE

Après avoir franchi la ligne de démarcation grâce à ce brave curé de Chatain en Haute-Vienne Daniel Trelu et moi nous nous séparons à la gare du Mans. Daniel part pour Quimper rejoindre sa fiancée. Je m'en vais vers Brest retrouver mes parents tout heureux de me revoir après une si longue absence. Quelques jours de repos et il me faudra bien penser à trouver du travail. L'Inspection Académique contactée ne peut me reprendre car je suis toujours suppléant. Que faire ?

J'obtiens quelques tuyaux. Les entreprises françaises se sont «adaptées» à l'occupation allemande. La firme Bergtcamp est l'alliance de l'Allemand Berger et du Français Campenon. Il est possible de s'y faire embaucher dans les bureaux situés à Laninon près de la base sous-marine. Du travail de secrétariat cela me convient. Des camarades du Lycée sont déjà dans la place : Le Page, Plantec et me voilà dans un bureau à établir des feuilles de paye des ouvriers travaillant dans cette base sous-marine. Il y avait aussi une restauration dans l'entreprise et des femmes y travaillaient. Une d'elles me plut particulièrement par sa gentillesse et son sourire. Elle s'appelait Marie Gouez. Nous l'appelions Mimi et nous eûmes le bonheur de nous fréquenter plusieurs mois. Ce fut ma deuxième aventure amoureuse après celle de Plogoff en 1940. Ce bonheur dura jusqu'à ce que je découvre dans la «Dépêche de Brest» l'annonce d'un Concours de Contrôleur des Douanes, Concours que je n'avais pu passer en 1940 à cause de la guerre. Je me mets à travailler par correspondance à la maison pour préparer ce Concours que j'allais passer à Saint-Brieuc. Malheureusement c'était l'échec. Cette coupure dans ma vie me sépara un temps de Marie. A la suite de l'échec au Concours des Douanes je me retrouvais à nouveau dans un bureau mais cette fois-ci en pleine ville, rue de Gasté. Il m'arrivait parfois d'apercevoir furtivement Marie qui travaillait non loin de là. Ce n'est pas sans émotion que j'appris quelques années plus tard son décès.



Le 8 juin 1942 je reçois de l'Inspection Académique la lettre suivante :

Je vous serais obligé de bien vouloir me faire connaître par retour du courrier si vous êtes toujours à ma disposition pour exercer des fonctions d'enseignement. Il me serait possible dès maintenant de faire appel à vos services. Vous êtes toujours inscrit sur notre registre du personnel auxiliaire. Depuis quand êtes-vous libéré du service militaire ?

C'était la bonne nouvelle que j'attendais. J'acceptais sans hésiter. Mais je fus dans l'obligation de demander un mois de délai à cause du préavis dû à mon employeur. Malgré l'insistance de mon «patron» pour me garder je quittais un emploi où je gagnais 4.000 francs par mois pour retrouver une classe où j'atteignais à peine 1.800 francs car là était mon avenir. C'est ce que je fis savoir à mes employeurs.

En date du 3 novembre 1942 ma nomination arrivait pour l'école de la rue de la Communauté à Brest. Il y était précisé que j'assurerai «provisoirement» en qualité d'intérimaire. Curieuse coïncidence j'allais retrouver l'école où j'avais été scolarisé jusqu'à l'âge de onze ans, âge où je passais le Concours des Bourses présenté par mon instituteur M. Seznec. Reçu avec une Bourse d'Externe Surveillée j'entrais au Lycée de Brest.

Le «provisoire» dont parlait la convocation de l'Inspection Académique n'allait pas durer longtemps. La classe du Certificat d'Etudes m'était confiée, c'est-à-dire la classe des grands. Ceci allait avoir une certaine importance pour l'évènement qui allait suivre.

Nous étions fin 1942, début 1943 à l'époque où Brest subissait les bombardements les plus violents des Forteresses Volantes Américaines. Cela se passait le plus souvent en plein jour. Je revois encore par un samedi après-midi un beau ciel bleu par la fenêtre grande ouverte. Et brusquement l'alerte. Aussitôt c'est le rendez-vous des classes dans la cour de l'école afin de diriger au plus vite maîtres et élèves vers l'abri le plus proche, celui de la rue de la Porte. Bien entendu d'abord les cours préparatoires, puis les cours élémentaires et les cours moyens. Ma classe était la dernière à partir. Mais déjà les bombes pleuvaient. Impossible d'atteindre la rue de la Porte. Sous cette «pluie de fer et de feu» je me dirigeais avec mes élèves sous le porche d'un charbonnier dans le bas de la rue Vauban, attendant que l'orage passe.

Ces bombardements aériens me ramènent à ceux qui quelques mois auparavant étaient l'œuvre des aviateurs anglais de la R.A.F. Ils arrivaient de nuit et visaient en rase-mottes la base sous-marine de Laninon où étaient les cuirassés Scharnhorst et Gneisenau. Ce qui se produisait également à la Pointe de l'Armorique en Plougastel-Daoulas. Les cuirassés ou des leurres y étaient amarrés à des caissons en ciment appelés «Ducs d'Albes» encore visibles aujourd'hui.

Rue Le Guen de Kérangall où j'habitais avec mes parents l'abri était tout proche dans ce que nous appelions la «Poudrière» espèce de monticule sur les remparts de Recouvrance. Il m'arrivait parfois, mes parents étant à l'abri, de demeurer à la fenêtre, regardant les balles traçantes de la D.C.A. allemande, véritable feu d'artifice. Je n'éprouvais aucune frayeur.

Un jour de bombardement américain l'alerte ayant été déclenchée nous quittons l'appartement pour nous rendre à l'abri. A peine l'escalier descendu les bombes pleuvaient. Nous nous serrons dans l'encoignure de l'entrée : « Cette fois-là on va mourir. » me dit ma mère. « Rassure toi maman tant qu'on entend le sifflement des bombes elles ne sont pas pour nous. » Effectivement mais quel spectacle dehors ! Maisons effondrées, cratères géants. Dans ces conditions il était impossible de faire fonctionner les écoles de Brest. L'ordre fut donné d'évacuer les élèves vers les écoles de campagne



Nous étions en février 1943. Une note de l'Inspection Académique m'informait que l'épreuve écrite du C.A.P. aurait lieu le 11 février de treize heures à seize heures à l'école de la place Sanquer. C'était un premier pas vers la titularisation. Le 18 février j'étais informé que j'avais été admissible à l'épreuve écrite. Entre temps j'effectuais un remplacement de quinze jours à Kersaint-Plabennec commune rurale du Nord Finistère. De Brest je m'y rendais en vélo mais étant donné la situation je préférais demeurer la semaine dans la commune. Trouver une chambre à Kersaint-Plabennec où l'école laïque n'était pas en odeur de sainteté n'était pas chose facile. Il m'était signalé que seule une vieille dame osait héberger un instituteur laïc. Dans cette bourgade, de la salle où je déjeunais au restaurant en solitaire je voyais les autres convives et les tenanciers réciter le bénédicité avant de manger.

Devant la fréquence des bombardements américains nous décidâmes de quitter le numéro 4 de la rue Le Guen de Kérangall. Mes parents avaient une maison au Faou. Je réussis à les convaincre de nous y réfugier. C'était au début de mars 1943.

Visite de la Gestapo.

L'appartement de la rue Le Guen de Kérangall, j'y ai vécu mon adolescence. C'était loin du Lycée où je me rendais quatre fois par jour. Un beau matin de 1942 nous avons eu la visite de la Gestapo. Mon père travaillait à l'Arsenal de Brest, face à la Pointe des Espagnols dans la Presqu'île de Crozon. Un samedi alors que nous l'attendions pour le souper il n'arriva pas. Je m'inquiétais près de son patron qui dirigeait une entreprise de peinture. Il me dit que mon père avait été arrêté et incarcéré à la prison de Pontaniou. Son cas était grave paraît-il. En tout état de cause il me signala que j'avais intérêt à faire disparaître des documents compromettants s'il y en avait.

J'avais imaginé qu'il avait été pris écoutant la radio anglaise. C'était un de ses « passe-temps ». Il notait les informations sur un petit bout de papier. Il les communiquait ensuite autour de lui. En fait il ne s'agissait pas de cela. Au moment de la pause de midi il s'était assis face à la rade afin de dessiner ce qu'il voyait pour nous montrer ensuite le croquis. Deux marins allemands remarquèrent ce « dessinateur » et le dénoncèrent à la police militaire croyant avoir affaire à un espion.

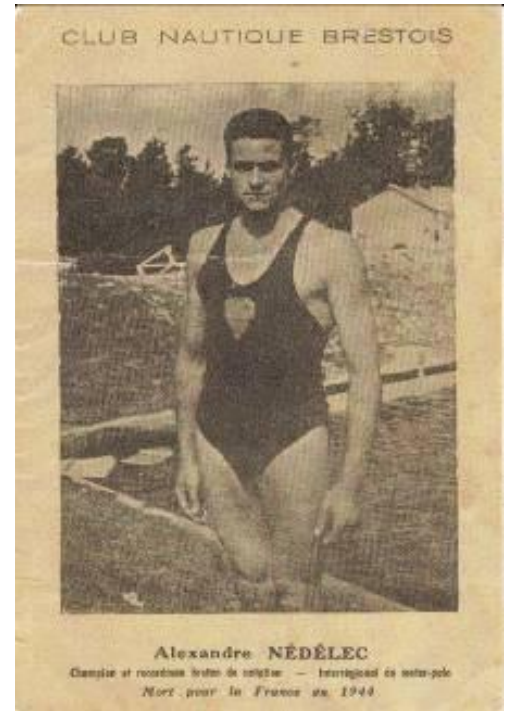
Ce fut un triste dimanche. Le lundi matin c'était effectivement la « descente » de la Gestapo. Une voiture s'arrête devant chez nous. Deux hommes au chapeau en débarquent. Ils procèdent à une fouille complète de l'appartement : lits, matelas, fauteuils, cadres retournés. Ils étaient à la recherche des documents compromettants. Or il y en avait. Je possédais un certain nombre d'ouvrages édités par le Parti Communiste Français. Tout en n'étant pas membre de ce Parti à cette époque je les avais achetés avant la guerre. Il y avait en particulier « L'Histoire du Parti Communiste (bolchevik) de l'U.R.R.S ». J'avais pris soin avant l'arrivée des policiers de les camoufler dans la cave sous une épaisse couche de charbon.

Quelle aurait été la suite des événements si ces « messieurs » les avaient découverts ? S'arrêtant devant une caisse de livres, ils m'interrogèrent sur leur contenu. Je leur expliquai que c'était des ouvrages m'ayant servi à préparer le Baccalauréat. Ma mère fut consolée quand ils lui dirent que son mari serait libéré dans la semaine. Le samedi suivant mon père était de retour à la maison ramenant un morceau de pain noir en souvenir de son passage à la prison de Pontaniou.

Une autre arrestation plus tragique celle-là frappa notre famille. Celle de mon cousin germain Alexandre Nédélec. Durant l'occupation allemande son frère Georges, qui était instituteur à Hanvec, était responsable du maquis dans le secteur. Dénoncé par un autre habitant de la commune, le collaborateur et traître Corre, il était activement recherché par la Gestapo. C'est Alexandre qui fut arrêté et conduit à la prison du Bouguen à Brest où il disparut à partir du 4 avril 1944 probablement fusillé par les allemands au moment de leur débâcle quand avançaient vers la Bretagne les troupes alliées.

Alexandre avait été remarqué par le Président du Club Nautique Brestoï, Noël Kerdraon, alors qu'il nageait dans la rivière du Faou. Entraîné par la suite dans ce Club, il devint champion et recordman breton de natation. Interrégional de water polo.

Le Stade sportif du Faou porte son nom : Stade Alexandre Nédélec.



Départ de de Brest pour Landeleau

Je reviens à notre départ de Brest pour Le Faou afin de fuir les bombardements américains. J'ignorais absolument où j'allais pouvoir continuer ma carrière d'enseignant après la rue de la Communauté. A peine avons-nous quitté la rue Le Guen de Kérangall qu'au coin de la rue Laurent Legendre nous rencontrons le facteur qui me présente une lettre venant de l'Inspection Académique. Afin de prendre connaissance du contenu de la lettre nous entrons dans le Café du Patro et je lus :

Je vous prie de vouloir bien vous rendre à Landeleau pour y assurer provisoirement le service en qualité d'intérimaire à partir du (immédiatement) en remplacement (création nouvelle pour les réfugiés brestoï)

La lettre était datée du 17 mars 1943. J'ignorais totalement où se trouvait cette commune de Landeleau. Je demandais à la patronne du Café de me prêter l'almanach des P.T.T. Cherchant la carte du Finistère je découvris l'emplacement de Landeleau. Nous sommes repartis pour le Faou ne sachant pas vraiment comment j'allais pouvoir me rendre dans ce nouveau lieu de résidence si excentré par rapport à Brest.

Ayant installé mes parents dans leur maison du Faou je décidais au petit matin de prendre la route valise en mains pour rejoindre la gare de Quimerc'h. Monter à pied la côte de «Ty Jopic» n'était pas une mince affaire. A l'époque le train Brest-Quimper s'arrêtait à toutes les petites gares : Dirinon, Daoulas, Hanvec, Quimerc'h... Descendant à Châteaulin je prenais la ligne qui menait à Carhaix. A la gare de Spézet-Landeleau au lieu-dit Pont-Triffen j'avais encore une marche à pied assez longue pour arriver au bourg de Landeleau. A l'entrée du bourg je découvrais l'église entourée du cimetière et en conte-bas un lavoir. L'école publique se trouvait à l'autre bout de la commune.



J'arrivais enfin dans la classe du Directeur de l'école, Monsieur Quelfennec. Il me dit me voyant apparaître : « Il était temps que tu arrives. » En effet «mes» brestoï alignés au fond de la classe attendaient une issue à leur situation. Ils constituaient évidemment une charge pour le Directeur. Celui-ci, brave homme, s'inquiétant de mon sort et apprenant de quelle façon j'avais atterri dans sa classe me conduisit immédiatement dans sa cuisine et mit sur la table : pain blanc, beurre, cidre. La vue de ces aliments, notamment du pain blanc, moi qui étais habitué au pain noir de Brest suffit à calmer mon appétit. J'y touchais à peine.

Ce fut ensuite l'organisation de mon travail : l'installation dans une classe de l'établissement, le lieu où je coucherais avec mes élèves. Ils étaient une vingtaine d'âges différents. J'allais avec eux dormir dans un appartement de l'école des filles mitoyenne avec l'école privée des filles, un mur séparant ces deux écoles. Monsieur Quelfennec me conduisit au restaurant où je devais prendre mes repas. De ce restaurant on dominait la route d'entrée dans le bourg. Les propriétaires m'ayant vu arriver avec ma mallette avaient crû à une visite du contrôleur du ravitaillement. Pendant cette période de disette c'était un personnage important et peu apprécié. Ils mirent à «l'abri» : pain blanc, beurre, viande. Bref tout ce qui était contingenté. Ma présentation avec le Directeur de l'école les rassura.

La vie à Landeleau

Dans ce pays de Landeleau allait s'ouvrir une grande parenthèse faite de calme et de tranquillité. Tout d'abord mon travail avec mes petits brestoï. Ensuite mes loisirs. La classe se déroulait à l'école des garçons, le dortoir à l'école des filles. Tous les matins je conduisais les enfants au lavoir tout près de l'église du bourg. C'est là que s'effectuait le «décrassage» au grand étonnement des Landeleausiens déjà dans la rue à six heures. Je prenais mes repas dans ce restaurant où mon arrivée avait provoqué l'émoi dont j'ai parlé plus haut. En face il y avait un magasin de textiles tenu par M. et Mme Cam dont le fils Jean allait quelques années plus tard créer à Brest l'Hypermarché Rallye.

Dans ce magasin travaillait ma future femme. Elle s'appelait Marguerite. Son patronyme était le même que celui de ses patrons. Nous fîmes connaissance dans les circonstances suivantes. Partant de Brest j'avais acheté un phonographe d'occasion que l'on remontait avec une manivelle et bien entendu quelques disques. Aux moments de liberté il me plaisait de me rendre au bord de l'Aulne accompagné de quelques jeunes filles. Nous écoutions quelques disques et bavardions. Un jour Marguerite par mégarde brisa l'un d'entre eux. Elle en fut malheureuse. Un dimanche dans une salle du bourg je mis mon phonographe au service des jeunes. Privés à cette époque de distractions ils se mirent à danser. Marguerite préféra m'aider pour remonter de temps en temps le phonographe. C'est ce qui nous rapprocha.



Devant l'école de Landeleau, Jean Cam à droite avec le fils du Directeur, M. Quelfennec.

Je ne connaissais rien de sa famille. Un dimanche matin la patronne du restaurant qui avait décelé mon attirance pour Marguerite me dit : « Tenez voilà votre beau-père qui sort de l'église après la messe. »

Dès ce moment j'allais entrer dans une tranche de vie qui allait me faire découvrir un milieu rural que je ne connaissais pas. Les parents de Marguerite habitaient dans un 'penty» niché au fond de la vallée de l'Aulne. C'était une petite maison au sol en terre battue. Il y avait quelques champs et prés. De nombreux pommiers donnant de belles pommes alimentaient un pressoir tout à fait original. Encastrée dans un if monumental une poutre supportait un plateau de bois que l'on chargeait de lourdes pierres au fur et à mesure que le cidre s'écoulait des pommes d'abord passées au broyeur et disposées par tranches sur de la paille C'était tout simplement le principe du levier imaginé par un grand-père quelques années auparavant.

Pierre le père de Marguerite exerçait le métier de couvreur. Maryvonne, la mère, avait donné naissance à dix enfants dont le premier était mort trois jours après sa naissance. Il en restait neuf. Cinq garçons : Jean, Louis, Marcel, Lucien, Pierre-Louis et quatre filles : Louise, Marguerite, Marie, Christiane. Maryvonne avait de quoi s'occuper entre la maison, les champs, les animaux : vaches, cheval, porcs, basse-cour. Vivait là aussi la grand-mère qui ne connaissait pas le français. Le père outre son métier de couvreur était aussi un apiculteur avisé. Ses ruches en paille étaient bien alignées sur des coussins de pierres. Il arrivait qu'un essaim s'échappe. Tranquillement notre apiculteur grimpait dans l'arbre où s'était niché l'essaim. Doucement, sans filet il cueillait la reine avec une partie de l'essaim, remettait le tout dans une ruche vide et l'ensemble de la troupe la regagnait ensuite.



Pierre et Maryvonne dans le pré de la Montagne.

C'était un lieu idyllique. Du village de la Montagne on arrivait en longeant la rivière à un hameau appelé Pénity Saint-Laurent avec un petit pont qui surplombait la route qui mène de Collorec à Kergloff et sous lequel l'Ellez se jetait dans l'Aulne.

Dans la vallée de l'Aulne. Au bord de la rivière il n'y a pas de



machine à laver. L'eau claire s'en charge. Sur la photo de gauche : Louise, Jean Nédélec, Maryvonne, Christiane, Marie.



Sur la photo de droite : Lucien, Louise, Marcel, Marguerite, Jean, Maryvonne, Pierre-Louis, Marie, Christiane.

Il m'arrivait de grimper sur la colline qui dominait le village de la Montagne. Assis dans l'herbe j'entendais le vrombissement des avions alliés se rendant sur Brest pour leurs opérations de bombardement. Un jour étant au bourg de Landeleau sur le coup de midi j'ai assisté à la chute d'un de ces avions atteint par la D.C.A. allemande. Nous étions plusieurs spectateurs et nous remarquâmes que cet avion laissait s'échapper une fumée noire et nous vîmes la descente en parachute d'un aviateur. Les allemands n'étaient pas présents à cet instant. Nous nous sommes rendus à l'endroit que nous supposions être le point de chute. C'était près d'une ferme sur la route qui mène de Landeleau à Plonévez-du-Faou. En peu de temps l'aviateur était récupéré par la Résistance et les allemands ne purent le retrouver. Il existait à Landeleau un réseau organisé pour le transfert vers l'Angleterre.



Fiançailles...

et...



...Mariage

Ainsi se passa l'été 1943 jusqu'au mariage avec Marguerite le 27 septembre. Mariage fort simple en cette période de guerre. Toutefois un bal le soir, à l'école des garçons, au son d'un accordéon, celui de François Salaün maréchal-ferrant à Plonévez-du-Faou rassembla filles et garçons privés de festivités de ce genre. Cependant la rentrée des classes approchait.



A peine marié... il fallait repartir pour de nouvelles aventures.

Reprise de l'enseignement

Rentré au Faou je recevais une nomination pour la commune de Daoulas où s'était replié un collège de la ville de Brest sous le nom de Centre d'Humanités Classiques. Je devais y exercer à partir du 7 octobre 1943 le poste de Professeur de Mathématiques. Faire classe à Daoulas alors que Marguerite allait demeurer au Faou dans la maison de mes parents c'était une situation difficile. Aussi je demandais une mutation arguant de l'absence de logement. Le 5 novembre 1943 je débutais dans mon nouveau poste à St Nic. J'allais remplacer un instituteur qui était en même temps secrétaire de Mairie. M. Le Flao qui était Directeur de l'école avait été emprisonné à Châteaulin par les allemands. On le soupçonnait d'appartenir à la Résistance. En fait c'était son fils qui était recherché. A défaut du fils c'est le père qui avait été pris.

Ecole et Mairie étaient dans le même bâtiment ce qui facilitait le travail du Directeur. J'allais trouver une classe difficile... Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je réussis à la mener d'une façon normale. Je me rappelle d'un grand gaillard qui me voyant dans la rue gardait ostensiblement son béret sur la tête, ne me saluait pas. Il devint plus sociable par la suite. Je sortais de la classe pour des activités sportives. Je me rendais à pied en chantant avec mes élèves au stade de Plomodiern commune voisine distante de six kilomètres. La confiance régnait alors entre nous. C'est dans cette classe que je passais l'épreuve orale et pratique du Certificat d'Aptitude Pédagogique. Il y avait une partie réservée au chant à cet examen. A des élèves qui n'avaient jamais chanté de leur vie j'avais essayé en peu de temps de leur faire partager ce plaisir. A l'issue de l'épreuve l'Inspecteur me fit la remarque suivante : « Vous jouez bien de la flûte mis le chant n'est pas une réussite. » Au bout ce fut quand même l'admission et ma titularisation.

Marguerite étant restée au Faou je la retrouvais le mercredi soir et le jeudi ainsi que le samedi soir et le dimanche. De St Nic au Faou Cela faisait trente kilomètres que je parcourais en bicyclette en passant par le pont de Térénez Il m'arrivait de croiser des allemands qui gardaient ce pont. Cela ne me réjouissait pas étant toujours sous le coup du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) pour la classe 40. La nuit tombait vite et j'avais bien hâte de retrouver la maison de mes parents et Marguerite. Au début de mes difficultés à l'école de St Nic je me souviens de lui avoir dit : « Je suis fatigué de cette classe et je n'ai pas envie d'y retourner.

Elle me sermonna en me faisant comprendre que c'était un coup de tête de ma part. Je retournais donc à St Nic où j'arrivais enfin à faire correctement mon travail d'enseignant. Je logeais dans un hôtel-restaurant tenu par M. et Mme Le Bris. Je leur parlais de ma situation de famille et avec leur accord je demandais à Marguerite de me rejoindre. Ayant trouvé une maison à louer dans le bourg nous quittâmes le restaurant Le Bris. Dans cette maison il y avait une cuisinière qui fonctionnait au feu de bois Pour allumer ce feu je parlais avec mes élèves sur les hauteurs du Ménez-Hom chercher des pommes de pin qu'on avait plaisir à entendre crépiter et des fleurs plein les bras.

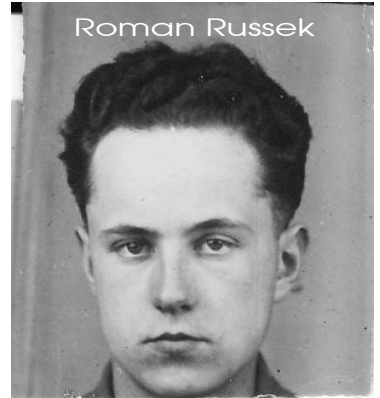


Retour du Ménez-Hom avec ma classe de St Nic.

A mon côté le grand élève qui gardait son béret sur la tête.

Dernier détail de notre vie à St Nic : le voyage par le petit train de la voie bretonne qui nous amenait jusqu'à la gare de Spézet-Landeleau. Le wagon en plein hiver était chauffé par un brasero planté au beau milieu du compartiment.

Une rencontre importante à St Nic a été celle d'un soldat portant l'uniforme allemand mais qui était en fait d'origine polonaise embrigadé de force dans la Wehrmacht. Il s'appelait Roman Russek. Il parlait bien le français et nous eûmes avec lui de longues conversations. Il venait nous voir dans notre maison. Il nous disait combien il était pénible pour lui de porter l'uniforme allemand. Il n'avait qu'un désir : abandonner au plus vite cet uniforme. C'est ce qu'il fit au moment de la débâcle allemande et rejoignit la Résistance.



Il se réfugia ensuite en Angleterre d'où il nous écrivit une lettre datée du 15 septembre 1945. Il me l'avait adressée au camp d'O.P.G.A. d'Erquy dans les Côtes du Nord. J'avais été remobilisé à cette époque dans ce camp de prisonniers d'officiers de Marine allemands venant de la poche de Lorient. Sa lettre avait été postée à Edinburg le 17 septembre.

Mon cher ami,

Votre lettre a été pour moi une très agréable surprise. Je n'aurais jamais pensé que vous vous souveniez de moi après une si longue période de temps. Vous vous rappelez nos craintes concernant le futur douteux lesquelles nous avons l'année dernière. Alors la situation était très pénible à cause du danger qui comme l'épée de Damoclès menaçait nos têtes. Maintenant tout cela est passé mais l'incertitude n'est pas disparue. Quand à moi elle est encore plus grande et elle me tourmente extrêmement. Je crois que vous me comprenez Malgré le fait que je sois «enfin» libéré et que les allemands sont vaincus, malgré la victoire je ne peux pas être très gai et content de tout cela. J'ai pensé qu'après la défaite allemande j'aurai la chance d'aller chez moi et continuer mes études, mais c'était seulement une illusion ! Jusqu'alors je suis obligé d'errer dans le monde privé de sens et but. De mes parents je ne sais rien. Sans cette nouvelle la vie a perdu beaucoup de valeur. Je me demande ce que je dois faire maintenant. Ma vie future me semble très sombre et je me demande souvent : Pourquoi vivre ? Il vaut mieux disparaître dans l'univers et ne savoir rien des misères de ce monde !

*Veillez accepter l'expression de mon amitié la plus profonde.
Votre...*

Roman Russek

Mon regret c'est de ne pas avoir répondu à cette lettre pleine d'amertume. Peut-être aurais-je pu soulager sa tristesse et lui apporter un peu de réconfort.

Entrée dans la Résistance

En 1944 c'est le départ de St Nic et notre repli sur la Montagne à Landeleau. Dans ce hameau perdu bordé par l'Aulne et où aucun allemand n'a mis les pieds je vais être contacté par deux habitants de Pénity –Saint-Laurent. Ils me demandent si je suis d'accord pour faire partie de leur Groupe de Résistance. Je leur réponds positivement bien entendu. L'endroit où je me trouve est isolé. Des maquisards y passent régulièrement, cachant parfois des armes sous les lits, utilisant des postes à galène qu'il m'arrive de faire fonctionner.. Le maquis n'est pas loin cantonné dans un bois, le bois de Château-Gal (Kastelgal en breton)

Ne voyant rien venir du côté de mes amis de Pénity-St-Laurent et ne voulant pas rester inactif je décide de me rendre au maquis avec mon beau-père. Dès mon arrivée dans le bois le responsable me questionne. Il me demande ma profession. Je lui réponds : « Instituteur. » Lui de me dire aussitôt : « On ne veut pas de toi ici. » Ceci à ma grande surprise. Mon entrée dans le maquis était ajournée. Il y avait eu plusieurs parachutages d'armes dans le secteur. Contacté à nouveau par le Groupe de Pénity à qui des armes ont été fournies et qui s'apprêtent à marcher sur Carhaix, car il y avait encore des allemands dans le secteur. J'avais aperçu quelques jours auparavant un tank allemand sur la route qui borde la colline de la Montagne. Il cherchait probablement à rejoindre Brest où s'était repliée l'armée allemande en déroute. En tout cas il n'hésita pas à nous expédier une dernière rafale qui siffla près de nos oreilles. Mitraillette en mains nous marchons vers Carhaix qui venait d'être libérée. Beaucoup de camarades partaient pour la Poche de Lorient continuer le combat. J'hésitais étant nouvellement marié et je rentrais à la Montagne.

Avant cet épisode il m'est arrivé d'avoir subi une grande frayeur. J'avais quitté le havre tranquille de la Montagne et je m'étais rendu au bourg de Landeleau. J'étais attablé à mon restaurant habituel quand je vois un groupe de soldats allemands poser leur mitrailleuse sur la route qui longe l'église face au restaurant. En fait c'était des Russes blancs alliés de l'Allemagne nazie. Faisant irruption dans le café ils demandent les papiers d'identité. Arguant de ma qualité d'instituteur dans la commune je ne suis pas inquiet. A cette époque les écoles ne fonctionnaient plus. Me sachant instituteur des parents m'ont demandé s'il était possible de regrouper des élèves du secteur afin de maintenir leurs connaissances. Je trouvais une grange. J'y installais avec l'aide de Marguerite une classe où rapidement soixante-quinze élèves se présentaient. Cette classe ne dura que quinze jours. Nous étions au bord d'une route départementale où passaient régulièrement des unités allemandes. Je jugeais l'endroit trop dangereux pour moi toujours sous le coup du S.T.O. Pour me prémunir contre cet éventuel départ pour l'Allemagne je m'étais fait établir un certificat médical par un médecin de Brest. Je participais en 1944 à une manifestation avec des jeunes de mon âge dans une rue de la ville. Nous étions allés brûler nos cartes du S.T.O. devant la Mairie.

En juin 1943 j'avais reçu de l'Inspection Académique la note suivante :

Quimper le 2 juin 1943
L'INSPECTEUR d'ACADEMIE
du FINISTERE

A Monsieur Nédélec Jean,
Instituteur suppléant
4 Rue Le Guen de Kérangall à Brest

J'ai l'honneur de vous donner connaissance des prescriptions d'une circulaire du Chef du Gouvernement relative aux infractions dont pourraient se rendre coupables des fonctionnaires soumis au Service Obligatoire du Travail.

Il importe que des mesures particulièrement sévères soient prises contre les fonctionnaires réfractaires du Service Obligatoire du Travail ou à ceux, qui dans le cadre de leur activité professionnelle, inciteraient les jeunes gens soumis au Service Obligatoire du Travail à se soustraire à leurs obligations.

En conséquence, toutes les insoumissions ou toute contribution à leur insoumission, de la part des fonctionnaires ou agents de l'Etat, des départements, des communes et collectivités publiques devront immédiatement entraîner sur le plan administratif la révocation des intéressés sans préjudice des mesures répressives prévues par les textes législatifs réglementant le Service Obligatoire du Travail.

Signé : A. Miard.

La fin de la guerre approchait. Il y avait eu la bataille de Stalingrad le tournant de cette guerre, le débarquement en Normandie. Les allemands étaient chassés du pays... Il restait quelques poches à Lorient et Brest. Les classes allaient reprendre. En octobre je recevais une nomination pour l'école de Loqueffret où je devais remplacer le Directeur M. Lémeillat toujours prisonnier de guerre en Allemagne. Le 6 octobre 1945 je quittais la Montagne avec Marguerite et son jeune frère, Pierre-Louis âgé de cinq ans et demi et qui portait avec lui son petit chien appelé Miss. C'est à pied que nous avons franchi la vingtaine de kilomètres séparant la Montagne de Loqueffret petite commune nichée dans les Monts d'Arrée à 222 mètres d'altitude.

La vie à Loqueffret se déroula sans problèmes. Il nous manquait quelques meubles. Nous allâmes les chercher chez mes parents au Faou. Avec l'aide du cantonnier de cette commune nous les transportâmes à Loqueffret. Comment ? Mais avec la charrette du cantonnier. Imaginez le spectacle de cette charrette et de son cheval sur les trente kilomètres qui séparent ces deux communes, toujours à pied évidemment.

Les événements allaient se précipiter. Le 8 mai 1945 nous fêtions à Loqueffret la fin de la guerre. Ce fut une belle journée prolongée tard dans la soirée.

Au camp de prisonniers de guerre allemands d'Erquy

Dernier épisode de ma vie militaire

Le 14 mai 1945 je recevais un ordre de mobilisation pour me rendre à Erquy dans les Côtes-du-Nord où avait été installé un camp de prisonniers de guerre allemands. Il s'agissait d'Officiers de Marine venant de la poche de Lorient, dernier bastion tenu par l'Allemagne. A mon arrivée à Erquy je me souviens d'avoir été dans l'obligation de protéger ces officiers. Les habitants d'Erquy n'avaient pas oublié les massacres commis en Bretagne par l'armée d'occupation. A l'intérieur du camp la vie allait s'organiser. J'obtenais un poste de secrétaire au bureau du Lieutenant, un des Officiers français responsable. Des contacts inévitables allaient s'établir entre les prisonniers et les gardiens. Ces Officiers étaient à la recherche de menus objets : savon, cigarettes.... Ils proposaient en échange le peu qu'ils possédaient comme une montre marine par exemple. Pour ma part je nouais une relation avec l'un d'entre eux. Il se nommait Karl Weber. J'eus avec lui de longues conversations. Il parlait bien le Français. Il réalisa pour moi une série d'aquarelles sur la vie du camp que j'ai conservée précieusement.



Des quelques notes prises au camp j'ai retenu ceci. Arrivé au corps le lundi 14 mai 1945 j'ai été affecté à la 1^{ère} section. Je suis tombé de garde le soir même. Quelle nuit ! Les 15, 16, 17 nous avons eu droit à quelques cours théoriques et à des exercices de maniements d'armes. Nous demeurions en civil et cela était bien embêtant. Le 18 on nous a donné un fusil par homme. Le soir je suis appelé au bureau du Capitaine. Il nous annonce l'arrivée de 500 Allemands. Il va falloir les fouiller ce jour et le lendemain. Le 20 mai le Lieutenant me confie un travail de bureau.

Le 21 nous sommes enfin habillés. Nous touchons : un blouson, deux paires de chaussettes, un pantalon, une paire de souliers, un caleçon, une chemise. Le 23 je quitte le camp pour m'installer avec un camarade séminariste dans une villa qui devient le Poste de Commandement. Le mardi 9 mai un Allemand avait été descendu par une sentinelle. Il avait paraît-il franchi la ligne de sécurité. Le mercredi 30 mai cinq soldats allemands s'étaient rendus au déminage. Résultat, deux morts. De mai à octobre 1945 le temps allait se partager entre la vie au camp d'Erquy, et des permissions de vingt-quatre heures que je m'octroyais pour me rendre à la Montagne en Landeleau. Quel voyage ! Il me fallait d'abord rejoindre la gare de Guingamp, prendre le train Guingamp-Carhaix, descendre à cette gare pour entamer à pied dans la nuit le plus souvent, les quinze kilomètres qui séparent Carhaix de Pénity-Saint-Laurent, arriver enfin dans le «penty» de la Montagne pour le «repos du guerrier» et retrouver Marguerite. Démobilisé le 26 octobre 1945 j'allais pouvoir retourner à la vie civile et me préoccuper de ma nomination à un poste d'instituteur.



FIN